



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

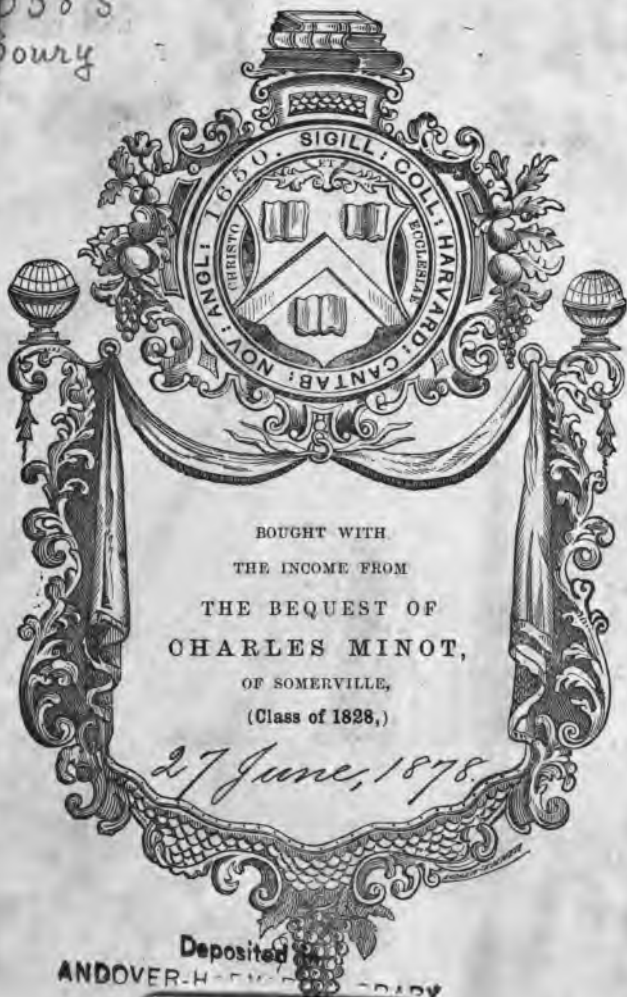
ANDOVER-HARVARD LIBRARY



AH 5Q2U 4

Harvard Depository
Brittle Book

5585
Soury



BOUGHT WITH
THE INCOME FROM
THE BEQUEST OF
CHARLES MINOT,
OF SOMERVILLE,
(Class of 1828,)

27 June, 1878.

Deposited
ANDOVER-HARVARD LIBRARY
AND



JÉSUS
ET
LES ÉVANGILES

OUVRAGES

DU MÊME AUTEUR :

Des études hébraïques et exégétiques au moyen âge
chez les chrétiens d'Occident.

La Bible et l'archéologie.

Études de psychologie. Portraits de femmes.

Études historiques sur les religions, les arts, la civilisation
de l'Asie antérieure et de la Grèce.

Essais de critique religieuse.

Bréviaire de l'histoire du matérialisme (*sous presse*).

TRADUCTIONS :

Histoire littéraire de l'Ancien Testament, par Th. NOEL-
DEKE. Traduit de l'allemand par Jules SOURY et
Hartwig DERENBOURG.

Histoire de l'évolution du sens des couleurs, par Hugo
MAGNUS. Traduit de l'allemand, avec une introduction
et des notes, par Jules SOURY et le docteur Edouard
MEYER.

Les sciences naturelles et la philosophie de l'inconscient,
par O. SCHMIDT. Traduit de l'allemand (*sous presse*).

o

JÉSUS

ET

LES ÉVANGILES

PAR

JULES SOURY

و

PARIS

G. CHARPENTIER, ÉDITEUR

13, RUE DE GRENELLE-SAINT-GERMAIN

—

1878

~~212, 188~~

1878, June 27.
Merriot fund.

PRÉFACE

Après le dieu et l'homme, le malade.

Le dieu Jésus, enseveli dans sa gloire comme un astre descendu sous l'horizon, éclairait encore l'homme de ses derniers rayons, mettait une auréole au front du prophète juif. Aux lueurs indécises de ce crépuscule, à l'heure trouble et charmante où tous les objets prennent une vague coloration d'apothéose, Jésus apparut aux
1.

Strauss et aux Renan tel qu'il s'était montré à ses premiers disciples, comme le maître idéal, le plus divin des hommes. Puis la nuit est tombée tout à fait, et, aux obscures profondeurs de l'histoire, dans le lointain ténébreux des origines chrétiennes, une ombre est seule restée debout, l'ombre sinistre d'un supplicié.

Jésus paraît ici pour la première fois comme un malade dont on a essayé de suivre le développement du mal.

L'affection nerveuse, de nature d'abord congestive, puis inflammatoire, dont ce juif fut atteint, était des plus graves; elle est encore incurable. Tous les jours elle fait des millionnaires, des empereurs, des papes, des prophètes

et des dieux même de pauvres diables aux cerveaux blessés : elle a produit plus d'un messie.

) L'étude de psychologie morbide qui ouvre ce livre démontre que le fondateur du christianisme est mort dans une période plus ou moins avancée de cette maladie. Il disparut à temps de ce monde : le gibet lui épargna la démence.

Le diagnostic que nous avons porté repose sur trois ordres de faits attestés par les plus anciens et les plus vénérables témoignages de la vie de Jésus :

1° L'exaltation du sentiment religieux, alors générale en Galilée, poussa Jésus au désert de Judée, où il vécut quelque temps de la vie ascétique d'un

prophète renommé. Dominé par l'idée fixe que, lui aussi, il était envoyé pour annoncer le Messie, il quitta les siens, sa ville natale, où il n'était guère mieux vu que dans sa famille, et, suivi de quelques pêcheurs, il parcourut les bourgs et les villages de la Galilée en annonçant l'avènement prochain du royaume de Dieu ;

2° Après avoir annoncé la venue du Messie, ainsi que nombre de prophètes juifs contemporains, Jésus en vint peu à peu à croire que lui-même était le Messie, le Christ. Il se laissait appeler fils de David, fils de Dieu, et comptait parmi ses disciples un ou plusieurs de ces sicaires fanatiques qui s'attendaient à le voir délivrer Israël du

joug des Romains. L'évanouissement progressif de la conscience de sa personnalité est sensible depuis la révélation, encore un peu vague, qu'il fit à ses disciples, au pied de l'Hermon, jusqu'au jour où, devant Caïphe et devant Pilate, il déclara si hautement qu'il était le Messie, et, partant, le roi des Juifs ;

3° La malédiction du figuier dans la campagne de Jérusalem, sur lequel il ne restait pas de figues parce que « ce n'était pas la saison, » les violences commises contre les marchands et les changeurs du temple, sont des actes manifestement absurdes. Jésus en était arrivé à croire que tout lui était permis, que tout lui appartenait,

que rien ne lui était impossible. Depuis longtemps, il avait laissé paraître une évidente perversion des sentiments affectifs, surtout à l'égard de sa mère et de ses frères. A ses accès de frénésie contre les prêtres et les théologiens orthodoxes de sa nation, à l'exagération ambitieuse de ses actions et de ses paroles, au délire de sa grandeur messianique, succéda rapidement une dépression marquée de l'intelligence et des forces¹, un affaiblissement intellectuel et musculaire.

A chacune de ces périodes de la vie de Jésus correspondent des états pathologiques bien nets de son organisation.

¹ L'agonie morale de Gethsémani, l'état de faiblesse musculaire qui ne lui permit pas de porter sa croix.

En retentissant sur le cœur, la violence de ses passions religieuses, la suractivité fonctionnelle de ses sentiments et de sa pensée, ont eu pour premier effet de précipiter le cours du sang, de dilater outre mesure les vaisseaux et de congestionner le cerveau.

Toute congestion chronique de cet organe est accompagnée, au point de vue subjectif, d'abord d'une vie morale plus intense, d'une activité extraordinaire de l'imagination allant jusqu'aux hallucinations, puis d'idées de puissance et de grandeur exagérées, absurdes, délirantes. La violence et l'irritabilité des malades est alors très-grande.

Au point de vue objectif, cet état

d'esprit se traduit par une hypertrophie des cellules et des tubes nerveux, par une pléthore et une vascularisation cérébrale excessives, dues à l'afflux considérable du sang, à la nutrition surabondante des diverses parties de l'encéphale. L'inflammation du cerveau et de ses enveloppes, les méninges, est tôt ou tard la suite naturelle de cette congestion chronique. Les vaisseaux, turgides et gonflés de sang, laissent transsuder des globules; la circulation s'y ralentit, puis devient impossible, et le sang artériel n'apportant plus aux cellules de la substance grise de l'encéphale la nourriture et la vie, ces éléments histologiques s'altèrent, dégèrent, se ramollissent, se désor-

ganisent, et tombent à l'état de détritus.

Or, si l'on pense encore avec une faible quantité de phosphore dans le cerveau, on ne pense point sans cellules cérébrales. La folie congestive, dans sa forme chronique, est suivie de démence. A l'usure des éléments de la substance corticale succède fatalement l'extinction partielle ou totale de la conscience, selon que la régression graisseuse des tissus a envahi une plus ou moins grande portion de l'organe lésé. Encore les seuls points du cerveau qui continuent de fonctionner, étant hyperhémisés, ne manifestent-ils leur action que par un délire plus ou moins intense.

La marche de la maladie est plus ou moins lente. Elle présente des rémissions pendant lesquelles la raison semble revenir. Mais, qu'elle dure quelques mois ou plusieurs années, l'affaiblissement progressif du malade, la débilité intellectuelle et musculaire, l'état de cachexie dans lequel il tombe, les lésions du foie, des reins et des autres organes essentiels, enfin des eschares profondes et étendues qui apparaissent bientôt, terminent, souvent sans agonie, une existence devenue purement végétative.

Voilà comment aurait fini Jésus si, mal inspirés, les Juifs avaient préféré voir Barabbas en croix.

Maintenant, que l'on donne à cette

maladie le nom que l'on voudra, il n'importe. La voilà telle que l'ont décrite les Calmeil, les Bayle, les Parchappe, les Baillarger, les Voisin, les Luys, les Magnan. La période de congestion et la période de désorganisation du cerveau ne sont que deux moments d'un même processus organique, qui naît de troubles consécutifs à la circulation, pour aboutir à une complète désorganisation de l'organe.

La folie congestive, la mégalomanie, le délire des grandeurs, n'est pas la paralysie générale progressive des aliénés : elle y mène, et, au point de vue de l'anatomie pathologique, on ne voit pas ce qui la distingue de la période de début de cette dernière

affection. La paralysie générale dérivant d'une lésion de la substance grise de l'encéphale, et ce tissu étant bien certainement ce qui sent, pense et veut en nous, le délire n'est pas moins symptomatique de cette maladie que la démence.

Cette méningo-encéphalite, on l'a appelée la maladie de notre siècle. Mais, même en tant qu'elle a une origine morale, il est clair qu'elle est de tous les siècles. Les passions religieuses et politiques n'étaient certes pas moins vives en Judée qu'elles le sont parmi nous. Quelques années après la mort du prophète de Nazareth, Jérusalem eut la Commune.

Avec nos idées chrétiennes, nous

sommes toujours portés à nous représenter un Messie comme un sauveur des hommes envoyé par le Père pour nous racheter du péché d'Adam. Pour les Juifs, le Messie, sorti de la race de David, était un roi national qui devait délivrer Israël de la domination romaine, et étendre son sceptre sur les grands empires profanes du monde.

Quand Jésus entra à Jérusalem au milieu de ses Galiléens, le menu peuple crut un instant que le Messie était enfin venu. Bien d'autres Messies avaient déjà paru, bien d'autres devaient paraître encore : presque tous furent crucifiés ou décapités. Le messianisme sévissait alors en Palestine comme une

épidémie. Jésus fut atteint de cette maladie mentale ; il en mourut : voilà tout.

Était-il ce qu'on appelle prédisposé ? C'est probable. Ce qu'on sait positivement de son frère Jacques ne permet guère d'en douter. Calmeil admet l'hérédité pour le tiers des cas de paralysie générale. On doit donc supposer que, parmi ses ascendants ou ses collatéraux, Jésus avait des parents atteints de quelques affections du système nerveux central ou périphérique, des maniaques, des épileptiques, des suicidés ou des ivrognes.

Il fit sagement de rester chaste comme un ascète. Sous une forme ou sous une autre, il eût transmis à ses enfants le mal qui l'a perdu, et ce roi des Juifs,

ainsi qu'il arrive d'ordinaire aux princes, aurait pu engendrer des idiots.

Qu'on veuille bien y prendre garde : c'est en raison même de l'éminence des facultés morales et du génie religieux de Jésus que l'hérédité morbide nous semble devoir être admise. J. Moreau de Tours, dans son livre immortel, la *Psychologie morbide*, a depuis longtemps formulé ce principe, aujourd'hui passé à l'état d'axiome :

« Les dispositions d'esprit qui font qu'un homme se distingue des autres hommes par l'originalité de ses pensées et de ses conceptions, par son excentricité et l'énergie de ses facultés affectives, par la transcendance de ses facultés intellectuelles, prennent leur

source dans les mêmes conditions organiques que les divers troubles moraux dont la folie et l'idiotie sont l'expression la plus complète. »

Après Lélut, Moreau de Tours a mis en pleine lumière l'importance de l'extase et des hallucinations chez les hommes qui sont appelés à modifier plus ou moins profondément la nature de nos idées ou le cours des événements du monde. Nous avons indiqué, d'un trait léger seulement, les hallucinations de Jésus, parce que ces phénomènes nerveux sont symptomatiques de bien des états de l'organisme absolument étrangers à la paralysie générale.

L'historien psychologue ne devra

pourtant jamais négliger les hallucinations. Les visions d'un épileptique ont donné au monde l'islamisme, la religion la plus considérable après le bouddhisme et le christianisme. Les hallucinations de Jeanne Darc, — cette autre névropathique, ce vrai garçon enjuponné, — ont délivré la France.

A notre époque, les hallucinations ont fondé en France deux nouveaux cultes : l'enfant à laquelle la vierge de Lourdes est apparue, était une petite fille d'une intelligence faible, manifestement hallucinée ¹. L'héroïne du miracle de La Salette voyait presque constamment, à la Salpêtrière, dans les profondeurs bleues du ciel, la Vierge qu'elle avait montrée

¹ L'enfant halluciné est toujours aliéné

aux jeunes pâtres de son pays, lorsqu'elle courait dans les montagnes, secourant les affligés et soignant les malades.

Loin de s'étonner de rencontrer des hallucinations, des idées fixes, des extases et des impulsions irrésistibles chez les natures distinguées, surtout chez les hommes de génie, tout homme simplement instruit doit reconnaître que ces phénomènes sont une suite nécessaire de ces rares organisations, qu'elles sont la condition des grandes choses qu'elles accomplissent, et qu'un état réel de folie, je dis de folie confirmée, produit souvent les manifestations les plus éclatantes de l'âme humaine.

Pour ce qui a trait à la maladie de Jésus, Moreau de Tours a déjà noté que c'est surtout chez les paralytiques généraux qu'on observe « le dépouillement de la personnalité, laquelle s'absorbe presque toujours dans les individualités que les malades ont le plus admirées, le plus enviées autrefois, qu'ils se sont proposées pour modèle, ou tout simplement dont leur imagination a été le plus frappée¹. »

Il décrit ainsi les accès d'un paralytique général qui se trouvait à Bicêtre dans son service, et qui, toutes les trois semaines environ, tombait dans l'état que voici : « Des symptômes de conges-

¹ *La psychologie morbide dans ses rapports avec la philosophie de l'histoire*, p. 234.

tion cérébrale se déclarent; de pâle et inexpressive qu'elle est d'ordinaire, sa figure s'injecte brusquement, ses yeux s'animent et brillent d'un éclat inaccoutumé. Un grand changement s'est opéré chez ce malade, naguère si timide et si humble : il se croit pape ! Des ventouses scarifiées sont appliquées à la nuque ; le sang commence à peine à couler que X^{***} redevient Gros Jean comme devant. »

Les idées du temps, l'éducation, le sexe, l'âge, la position sociale, modifient les conceptions délirantes, la nature du personnage que les malades s'imaginent être. Celui-ci pensait être pape, d'autres se disent prophètes ou messies, et ne laissent pas d'affirmer.

qu'ils ont reçu mission d'annoncer la bonne nouvelle et de sauver l'humanité.

Nous avons essayé, à notre tour, dans ce livre comme dans nos autres écrits, de faire à l'organisation physique et matérielle de l'homme la part qui lui revient dans la genèse des idées et des sentiments; nous nous sommes appliqué à suivre l'évolution et l'éclosion des germes morbides que recèle tout organisme; nous avons voulu montrer une fois de plus l'origine névropathique des manifestations supérieures du cœur et de l'intelligence.

La pathogénie d'un messie ne peut manquer d'éveiller bien des réflexions. Nous n'en ferons aucune, pour ne point contrister les gens simples qui

rendent un culte si touchant à l'idéal de leur cœur, et puisent dans leur religion un motif d'aimer et de faire le bien, la paix intérieure, la résignation à la douleur de vivre.

Nous n'avons fait que saisir et noter les principaux traits de l'image de Jésus que nous présentent les Évangiles. Nous n'avons eu aucun besoin de solliciter les textes. Nulle hypothèse. Nous n'avançons rien qui ne soit fondé sur un ou plusieurs passages de nos livres saints. Notre portrait de Jésus, c'est l'Évangile même.

On s'étonnera peut-être que les anciens biographes de Jésus aient laissé subsister tant de traces d'un état d'esprit manifestement morbide, et

que les historiens modernes du prophète de Nazareth ne les aient pas aperçues. La raison en est simple : on ne trouve guère que ce que l'on cherche.

Les premiers biographes de Jésus ignoraient jusqu'à l'existence d'une psychologie morbide; il ne pouvait venir à l'idée des autres que la sainteté et l'enthousiasme religieux fussent symptomatiques d'une lésion des centres nerveux.

J. S.

1^{er} mars 1878.

INTRODUCTION

I

S'il se rencontrait parmi nous un homme d'un âpre et dur génie, ignorant la nature et le monde, absorbé, peut-être dès l'enfance, dans une seule et unique pensée, laquelle aurait grandi avec les années au point de recouvrir de sa végétation, d'étouffer sous son ombre toute autre idée humaine; si ce puissant rêveur, qui s'est senti prédestiné, brisait tous les liens qui ratta-

chent l'homme à une famille, à une patrie, à une société, à la vie même, et, obsédé par son intense vision intérieure, s'engageait dans la voie étroite et sombre au bout de laquelle se dresse le gibet; si, plein de foi dans sa mission et dans les vertus secrètes qu'elle lui confère, il s'imaginait accomplir des prodiges, ouvrir les yeux des aveugles, rendre le mouvement aux paralytiques, ressusciter les morts, commander aux vents et aux flots; bref, s'il venait peu à peu à croire, non-seulement qu'il a été envoyé pour sauver le monde, pour apporter le salut à l'humanité, mais que lui-même n'est point l'homme qu'il paraît être, qu'il est un Fils de Dieu, l'oint du Seigneur, le Messie, appelant la mort et les supplices, assuré qu'il serait d'apparaître bientôt sur les nuées du ciel, de revenir sur la terre ouvrir les assises du jugement dernier, inaugurer un

monde nouveau, « le royaume de Dieu, » — n'inclinerait-on pas à penser qu'un tel homme, sans doute prédisposé par l'hérédité, exalté par les méditations solitaires, la prière, le jeûne, les visions et l'extase, a fini par devenir aliéné?

Loin de nous l'idée basse et mesquine de jeter ce mot comme un outrage au front de ces grandes figures voilées qui, comme celle de Jésus, dominant de si haut le passé et l'avenir de l'humanité. Que l'homme d'un bon sens vulgaire, qui se pique de n'avoir jamais eu d'hallucinations, s'applaudisse de l'heureux équilibre de sa nature et contempe, épanouie en sa fleur, la santé de son corps et de son esprit : il n'est point fait pour comprendre le génie, en quelque ordre qu'on le considère, dans la science, dans l'art ou dans l'histoire. A suivre les voies communes, on se perd parmi la foule; c'est plus

haut, dans les âpres sentiers de la montagne, qu'apparaissent ceux qui guident notre espèce.

Jésus, l'histoire l'atteste, a été l'un de ces guides. Vaguement entrevu un instant, comme à la lueur d'une éclair, dans les parvis du temple de Jérusalem et sur une croix du Golgotha, il laissa une trace si profonde dans l'âme de ceux qui, de la Galilée, l'avaient suivi sur ce grand théâtre du monde, que le souvenir de ce juif est devenu la légende sainte, le culte, la religion de la plus notable partie de l'humanité.

Tant que Jésus fut un Dieu, trop de rayons éblouissants sortaient de ses plaies pour qu'il nous fût donné de contempler fixement ce soleil d'amour et de miséricorde infinis.

Quand Jésus n'a plus été qu'un homme, pour les philosophes du dernier siècle, pour

les Strauss; les Renan et les gens éclairés du nôtre, on a commencé d'étudier curieusement sa légende; on scruta les Écritures, selon le précepte de la Bible, bien que dans un autre esprit; on vit l'histoire évangélique se résoudre en mythes de l'Ancien Testament. L'ombre immense et redoutable que le Fils de Dieu projetait sur le monde s'est dissipée peu à peu, et l'on a vu apparaître, en des proportions tout humaines, un maigre et pâle rabbi de Galilée.

Toutefois, par une dernière et touchante illusion d'amour, on ne pouvait se résigner à ne voir en Jésus qu'un être comme nous; on s'écriait que, si la vie et la mort de Socrate étaient d'un sage, la vie et la mort de Jésus étaient d'un Dieu; on confessa qu'il avait réalisé le plus haut idéal humain, et que, s'il n'était pas Dieu, jamais le divin ne s'était montré d'une façon plus particu-

lière que chez le prophète de Nazareth : bref, que Jésus avait fondé la religion éternelle de l'humanité.

Aujourd'hui, pour l'historien formé à l'école des sciences naturelles, Jésus n'est plus, comme la plupart des grands hommes, qu'un problème de psychologie morbide.

Quelles que soient, en effet, les idées du vulgaire sur la raison et la folie, la science démontre que toute faculté éminente de l'esprit, toute supériorité éclatante dans la science, dans l'art ou dans la vertu, résultent des influences croisées de l'hérédité et d'une suractivité de quelque fonction de l'organisme.

Le bel et rare équilibre des fonctions physiologiques ne peut que nous donner une longue vie. Pour que le génie apparaisse, il faut que cet équilibre soit rompu. Que le génie soit une « névrose, » comme

on dit, il n'y a plus guère de doute à cet égard ; mais d'ordinaire on attache à ces mots une idée de raillerie qu'ils n'impliquent guère.

Outre qu'il n'est pas un d'entre nous qui n'eût des raisons de se réjouir d'être névropathique comme l'ont été Jésus, Socrate, Pascal, Newton ou Spinoza, — aux yeux du physiologiste, la santé et la maladie sont de vaines entités. Le plus grand progrès accompli par la pensée en ce siècle a été de substituer partout la notion du devenir à celle de l'être, en d'autres termes, de ne plus considérer qu'une succession d'états d'une seule et même chose là où l'on avait distingué autrefois des objets essentiellement divers. Santé et maladie sont ainsi devenues deux simples modes de la vie, régis par les mêmes lois, interrogés par les mêmes procédés scientifiques. Ramenés à

leur condition véritable, les différents états pathologiques ont paru réductibles aux lois générales de la physiologie.

II

Peu de questions d'histoire littéraire sont mieux faites pour piquer la curiosité que celles qui ont trait aux origines et au développement de la littérature chrétienne des deux premiers siècles. Car, bien que le bouddhisme ait conquis plus d'âmes et ait duré davantage, le christianisme demeure un des principaux événements de l'évolution religieuse de l'humanité. L'histoire de cette religion n'a pu être entrevue que lorsqu'on cessa d'y croire avec la naïveté des âges de foi; elle n'a été écrite qu'en notre siècle. La grande école des critiques français du

dix-septième siècle fonda la science biblique.

Ces études, très-florissantes à l'époque de Richard Simon, ont été déracinées et jetées aux vents par Bossuet, en France, et par l'Église romaine chez toutes les nations catholiques, telles que l'Italie, l'Espagne et l'Allemagne du Sud. Depuis plusieurs siècles, il n'a point paru dans les pays catholiques une seule œuvre de science biblique dont la critique de notre temps ait à tenir compte. En ce domaine de l'esprit humain, comme en tant d'autres, le catholicisme a porté la stérilité et la mort. De là une infériorité générale qui, pour n'être que relative, n'en est pas moins très-réelle, des peuples catholiques de l'ancien et du nouveau monde en regard des nations protestantes. Il ne faut pas se lasser de dire et d'écrire que le catholicisme romain est

l'ennemi-né de toute science, la négation de toute culture supérieure de l'humanité, une menace et un danger permanents pour la civilisation.

Il était réservé à l'Allemagne de reprendre de nobles traditions interrompues, de faire de l'exégèse sacrée une science allemande et de retrouver les titres du christianisme.

Ces titres, de temps et de provenance si divers, qui constituent les écrits du Nouveau Testament, des Pères apostoliques et des premières églises chrétiennes de Syrie, de Rome et d'Asie, sont bien des documents qui relèvent de l'histoire littéraire, et qui doivent être traités avec les procédés ordinaires de la philologie classique et orientale.

L'un des maîtres les plus éminents en ces études, M. Ernest Renan, a chez nous abordé le problème des origines chrétiennes

avec une préparation bien rare. Je ne sais si jamais, en France, on retrouvera une connaissance aussi étendue des travaux des autres nations en ce domaine, une culture d'humaniste aussi forte, tant de solide érudition dans les choses de l'Orient unie au sentiment le plus fin et le plus délicat de la conscience religieuse de notre espèce.

Qui, bien que demeuré fidèle aux sévères méthodes de la science, a fait revivre avec plus d'intensité, par un miracle d'ardente et pieuse sympathie, tout ce peuple d'ombres pâles et voilées, parfois terribles, qui fuient et se perdent dans les épaisses ténèbres des premiers siècles chrétiens ? Le charme infini qu'on éprouve à la lecture des *Origines du christianisme*, un autre l'a déjà ressenti : seul, devant ces époques lointaines, où tout semble indécis dans la brume des

âges, le grand écrivain breton retrouve la mélancolie pénétrante, le mystère plein d'attrait de son Océan, de son ciel, de ses rives éternellement battus des vents, des pluies et des flots.

Le cinquième livre de l'*Histoire des origines du christianisme* est peut-être le plus assuré de survivre à l'œuvre entière. Le poète n'a rien perdu de la puissance de ses intuitions, l'écrivain a décidément retrouvé la noble simplicité du style antique : mais, cette fois, c'est l'historien qui l'emporte, l'historien de la littérature chrétienne.

Dans les questions difficiles qui ont trait à la composition des Évangiles et des écrits apostoliques, il est presque impossible, on le sait, de rencontrer une complète conformité de vues, je ne dis pas entre deux écoles, mais entre deux savants. La critique n'a pas mission d'apporter de nouvelles hypo-

thèses scientifiques; elle doit se borner à examiner celles qui existent, afin de mettre en évidence l'interprétation des faits qui est le plus d'accord avec l'ensemble de nos connaissances.

L'Histoire des origines du christianisme est essentiellement une œuvre de transition. Sans doute, il n'est point d'œuvre définitive, et c'est le propre des bons livres que d'en inspirer de meilleurs. Mais il en est des ouvrages de l'esprit comme de ceux de la nature : les espèces actuelles n'ont pu venir à l'existence sans passer par des formes de transition, dont les restes fossiles doivent être enfouis au sein de la terre ; seulement on ne connaît plus qu'un très-petit nombre de ces formes. Incapables de vaincre elles-mêmes dans la lutte pour la vie, elles possédaient, à l'état d'organes rudimentaires, des armes et des instruments de conquête

qui, en se développant avec les siècles, devaient assurer la domination de leurs descendants sur la terre. Certes, M. Renan est bien déjà, à beaucoup d'égards, sorti de l'état de transition dont nous parlons. Pour qui sait voir, il n'est point douteux que sa grande intelligence ne soit avec les hommes du plus lointain avenir; mais, s'il est en esprit avec la postérité, il est de cœur avec le passé.

Loin de nous la pensée vulgaire de lui en faire un reproche. Le passé avait sa grandeur, il connaissait des vertus que nous avons perdues, il possédait une noblesse, une générosité, une foi naïve à l'absolu, qui seules pouvaient produire les héros et les saints. Personne peut-être n'a une plus claire conscience que M. Renan de la vanité de ces efforts humains vers un idéal chimérique. Mais l'artiste inspiré qui est en lui

a le don d'oublier, dès qu'il le veut, et comme par un effet de l'enthousiasme, les tristes et amères vérités du savant.

Aujourd'hui qu'il ne considère plus le quatrième Évangile comme une source historique de la vie de Jésus, et que le « juif étroit, » le sombre thaumaturge de l'Évangile de Marc, se dresse seul devant son imagination effrayée, il voudrait se détourner de cette vision terrible, s'oublier encore au souvenir du doux Maître qu'il a cru rencontrer, en compagnie des saintes femmes, dans les vallons en fleurs et sur les montagnes saintes de la Galilée.

D'un scepticisme profond et raffiné, il semble se complaire à humilier la raison humaine, en lui laissant entendre que ses légères fictions de poète sont peut-être plus vraies que les lourdes certitudes de la critique et de l'érudition. Après

avoir appris tout ce que savent les hommes de son temps, on dirait que, comme un autre docteur Faust, il est prêt à fermer sa vieille Bible pour apprendre à lire dans l'âme ingénue de quelque naïve créature.

Ces hautes et sévères études d'histoire religieuse, qui ont pâli tant de fronts soucieux, il les a scrutées avec une curiosité toujours en éveil. Ah ! si, pour se procurer la vision d'un passé à jamais évanoui, il avait suffi de solliciter, d'une main délicate, de ranimer en quelque sorte tous ces textes poudreux, rongés de vétusté, mieux que tout autre M. Renan aurait accompli ce miracle. Mais il ne devait point trouver l'énigme du sphinx qui garde les origines du christianisme.

Le progrès des études d'histoire est dû surtout, lui aussi, à l'idée féconde de l'évolution ou du *devenir*. L'ancienne école con-

sidérait les individus, les peuples, les civilisations comme des êtres ou comme des choses apparaissant dans le monde à un moment de la durée, en vertu de créations successives et sans concourir à quelque œuvre commune. La loi de continuité n'était pas seulement méconnue; le principe du développement organique de la nature et des sociétés demeurait caché à ces savants, d'ailleurs si solidement instruits, qui admettaient que les espèces, par exemple, avaient été créées une fois pour toutes, et qu'entre l'esprit d'un Hellène et celui d'un Assyrien, il ne pouvait pas plus exister de rapports de dépendance ou de filiation qu'entre un invertébré et un vertébré. Tout paraissait être; tout nous semble devenir.

L'homme a perdu la pierre angulaire sur laquelle il avait fondé l'autel de ses dieux et le foyer de ses aïeux. Aussi loin qu'il re-

garde dans le passé ou dans l'avenir, il ne découvre, il n'entend plus que le silence éternel de ces espaces infinis qui épouvantaient la grande âme de Pascal. L'antique conception de l'univers, qui, sortie des sanctuaires de l'Égypte et de la Chaldée, s'était répandue sur le monde avec les religions sémitiques, le christianisme et l'islam, était pleine encore des lointains souvenirs de la jeunesse de la terre. L'âme simple des multitudes s'ouvrait à ces naïves légendes comme aux vagues senteurs du jardin d'Eden.

Que les dieux de la Mecque, de Jérusalem et de Rome descendissent généalogiquement les uns des autres; qu'Isis, la Vierge-Mère, eût survécu aux ruines de son culte dans le culte d'une autre Vierge-Mère; que le soleil et toute l'armée des cieux fussent toujours les seules, les vraies divinités, comme

aux âges reculés ou s'éveilla la conscience, encore tout éblouie du spectacle des choses, voilà ce que les hommes ne pouvaient soupçonner, voilà ce qu'ils refusent de croire.

Mais le temps, qui condense les nébuleuses, allume les soleils, suscite la vie et la pensée sur les astres déjà envahis par la mort, et rend à la dissolution, au chaos fécond de l'univers éternel, les mondes éphémères, le temps ne sait rien des dieux ni des vagues espoirs des mortels. C'est jusqu'à lui qu'il nous faut nous hausser, dans la mesure de nos forces, si nous voulons essayer de concevoir l'unité et l'indifférence suprême de tout ce qui existe.

JÉSUS

ET

LES ÉVANGILES

CHAPITRE PREMIER

Voici, en ses traits fortement accusés, l'image de Jésus qui semble se dégager des Évangiles. C'est surtout du très-ancien livret de Marc, l'ami et le compagnon de Pierre, que cette figure paraît sortir avec le plus de netteté, qu'elle se dresse comme une apparition¹.

¹ Ici point de généalogie qui essaie de rattacher à David et aux patriarches l'humble famille de Jésus, point de conception miraculeuse, point de naissance ni d'enfance extraordinaires ; les théophanies d'outre-tombe, l'ascension du Sau-

Jésus de Nazareth vint de la Galilée dans la vallée du bas Jourdain, ainsi que des milliers d'autres Juifs, pour y recevoir le baptême de Jean ¹. Les foules de croyants qui se pressaient autour de cet ascète et de ses semblables, car ils étaient nombreux en Judée, donnaient lieu souvent à des émotions populaires que l'autorité romaine s'efforçait de réprimer.

Que l'on songe à Judas le Galiléen, dont les fils Jacques et Simon furent crucifiés, comme Jésus, par l'ordre du procurateur romain Tibère Alexandre ², à Theudas surtout, qui, comme Jean-Baptiste, eut la tête tranchée. Theudas était, lui aussi, un prophète qui invitait les foules à le suivre

veur, n'y ont même pas été notées, car les derniers versets de l'appendice de l'Évangile selon saint Marc (XVI, 9-20) sont des centons tirés des autres Évangiles.

¹ Marc, I, 5, 9. Matth., III, 5.

² Josèphe, *Antiq. Jud.*, XX, v, 2.

au désert, sur les bords du Jourdain, dont les eaux s'ouvriraient à sa parole et laisseraient passer les Juifs à pied sec : voilà le baptême véritable qui devait faire entrer le peuple élu dans le royaume de Dieu. Pour le procurateur romain Cuspius Fadus, le prophète et ses disciples étaient « des fous : » il ne laissa pas d'envoyer de la cavalerie qui massacra ces saints et tua Theudas ¹. C'est que ces prédicateurs religieux étaient des agitateurs politiques.

Ces austères et farouches prophètes ressemblaient, par certains côtés, à ce qu'on eût appelé en Grèce des démagogues.

S'ils exhortaient les foules à la pénitence, à la prière et au jeûne, c'est que le royaume des cieux était proche, en d'autres termes, que le Messie, le descendant royal de la

¹ Josèphe, *Antiq. Jud.*, XX, v, 1. *Actes*, V, 36.

race de David, allait bientôt paraître pour délivrer Israël du joug des Romains et régner sur les grands empires profanes. En somme, c'était au roi des Juifs que ces prophètes préparaient les voies. Au bout de la révolution religieuse qu'ils annonçaient, était une révolution politique, un renouvellement de la face de la terre. C'était une croyance populaire en Orient, grâce sans doute à la littérature apocalyptique des Juifs, qu'un prince sortirait de Judée vers ce temps-là, un roi, le Messie annoncé par les prophètes, qui serait le maître de l'univers.

Le roi Hérode Antipas avait été si frappé, comme l'ont été d'ailleurs tous les gouverneurs de la Judée, de l'effet de ces prédications sur le peuple, que, craignant qu'il n'en résultât quelque défection nouvelle, quelqu'une de ces séditions alors si

communes, où le sang des Juifs coulait à flots, il mit aux fers Jean le Baptiste, l'envoya dans une forteresse, puis le fit mourir ¹.

Au fond, l'histoire du Baptiste, qui passait pour fou, ou « possédé, » aux yeux de ses compatriotes ², et celle des autres prophètes juifs du temps, est l'histoire de Jésus.

Quand le Galiléen entre en scène, Jean en a disparu. Les premiers mots de la prédication de Jésus sont ceux-là mêmes que répétait l'ascète du Jourdain : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche ³. » Lorsque le bruit des conversions, des miracles et des prédications de Jésus arriva jusqu'à Hérode, il parla de ce prophète comme d'un autre Jean-Baptiste ⁴ :

¹ Josèphe, *Antiq. Jud.* XVIII, v, 2.

² Matth., XI, 18. Luc, VII, 33,

³ Marc, I, 14-15. Matth., IV, 17; Cf. III, 1.

⁴ Marc, VI, 14, sqq. Matth., XIV, 1-2. Il passait, aux yeux

Jésus dut fuir loin de la portée du bras pesant d'Hérode ¹.

Il échappa quelques années à son tragique destin. Dans les paisibles campagnes de la Galilée, sur les bords du lac de Tibériade, parmi les pêcheurs et les gens simples qui le suivaient, Jésus était à l'abri des coups de main de la police romaine. De bonne heure il avait quitté Nazareth pour venir s'établir à Capharnaüm, sur la rive occidentale du lac ². Ses compatriotes, ainsi qu'il arrive, le méprisaient: « le charpentier, » qu'ils avaient vu enfant et dont ils connaissaient bien le père, la mère, les frères et les sœurs ³, n'était point fait pour leur en imposer. Il semble

du peuple, pour être Jean-Baptiste ressuscité, Élie, Jérémie, ou quelqu'un des prophètes qui devaient venir avant le Messie. Marc, VI, 14-16; VIII, 28. Matth., XIV, 2; XVI, 14. Luc, IX, 7-9.

¹ Marc, III, 6-7. VI, 30-32. Matth., XIV, 13. Luc, IX, 10.

² Marc, II, 1. Matth., IV, 13. IX, 1.

³ Marc, VI, 3. Matth., XIII, 55-58.

même que ce mépris des Nazaréens ait tourné à la haine homicide. Un jour que Jésus était venu prêcher dans la synagogue de Nazareth, ses compatriotes le chassèrent, et, l'ayant mené au sommet de la montagne sur laquelle est bâtie la ville, ils voulurent le précipiter ¹. Peut-être Jésus commençait-il à croire ou à laisser croire qu'il était le Messie.

Ce fut au pied de l'Hermon, non loin de Césarée de Philippe, que Jésus, pour la première fois, laissa clairement entendre qu'il était le Messie ². Elie devait venir avant; mais Elie, affirmait le Nazaréen, était déjà venu ³. Les disciples crurent comprendre qu'il parlait de Jean le Baptiste. Cette révélation du Galiléen a tout le vague des révélations du même genre que font les malades déjà engagés dans la voie de la

¹ Luc, IV, 29.

² Marc, VIII, 27-30. Matth., XVI, 13-30. Luc, IX, 18-20.

³ Marc, IX, 11-13. Matth., XVII, 10-12.

paralyse générale. Cette conception délirante est certainement née à la longue de sa foi intense en sa mission de prophète. Il dut annoncer la venue du Messie avant de se persuader qu'il était le Christ. Ce ne fut que peu à peu que la conscience de son identité personnelle s'obscurcit.

Juif austère et dur, élevé dans une famille de la plus sombre et de la plus étroite orthodoxie, comme on le voit par ses frères et ses autres parents, devenus après sa mort les chefs de l'Église de Jérusalem, Jésus croyait que pas un iota de la loi ne serait aboli ⁴.

Le seul parent de Jésus dont nous sachions quelque chose est son frère Jacques. Le vieil historien judéo-chrétien, Hégésippe, nous a laissé de ce Juif un portrait d'une prodigieuse intensité de vie.

⁴ Matth., V, 17-19. Luc, XVI, 17.

Ce « frère du Seigneur ¹, » comme on l'appelait dans la primitive Église, où il était surnommé le Juste, et cela depuis « les temps de Jésus, » fut saint dès sa naissance. Jamais il ne but ni vin ni liqueur fermentée; il ne mangea pas de viande. Il ne se coupa point les cheveux. Il ne se frottait point d'huile et ne se baignait pas. Il ne portait que des vêtements de lin. Il s'agenouillait si souvent et si longtemps pour prier, que ses genoux étaient devenus calleux comme ceux d'un chameau.

Les premiers apôtres dont Jésus se fit suivre, et qu'il semble avoir préférés, Simon-Pierre et les fils de Zébédée, étaient de ces Juifs austères et sombres, moins ascétiques sans doute que ce « frère du Seigneur, » mais aussi attachés à la stricte observance

¹ Eus. H. E. II, 23. Ὁ ἀδελφὸς τοῦ Κυρίου Ἰάκωβος.

de la loi mosaïque. L'orthodoxie des gens pieux de la Galilée était nécessairement étroite et peu éclairée, comme c'est encore le cas dans nos provinces.

Quand on l'interroge sur le principal article de la foi, Jésus répond, ainsi que le ferait un Juif de nos jours, par les versets du *schemah*, que les Israélites récitent encore soir et matin ¹ : « Écoute, Israël, Jahweh, notre Dieu, Jahweh est un. »

Le monothéisme de Jésus est absolu. La loi et les prophètes ont pour lui l'importance d'une révélation éternelle. Le monde passera, mais la loi du Sinaï ne passera pas, et celui qui aura violé le plus petit de ses commandements, sera aussi appelé le plus petit dans le royaume des cieux ². Il croyait

¹ Marc, XII, 28-35. (Cf. *Deut.*, VI, 4-5.) Le passage de Matthieu, XXII, 37, comme souvent, a moins de force.

² Matth., V, 19. Cf. VII, 12; XI, 13; XXII, 37-40, etc.

fermement à la résurrection des morts ¹ et à l'enfer, à « la géhenne de feu ². » Nul doute qu'à l'origine au moins, il ne se soit cru envoyé que pour Israël : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël, » répondit Jésus à ses disciples, un jour qu'une Cananéenne le suppliait de guérir sa fille. Pour lui, pour tout bon Israélite, les gentils n'étaient que des chiens ³.

Ce n'est pas non plus aux Gentils, aux nations païennes, qu'il doit avoir envoyé ses apôtres, mais seulement aux brebis égarées du peuple de Dieu ⁴. Plus encore que les païens, il haïssait les Samaritains. Il persista jusqu'à la mort dans cette haine; car, non content d'éloigner ses apôtres de

¹ Marc, XII, 18 sqq. Matth., XXII, 23 sqq. Luc, XX, 27 sqq.

² Marc, IX, 42-46. Matth., V, 22, 29, 30; X, 28; XVIII, 9, etc.

³ Marc, VII, 26-27. Matth., XV, 22-26. Cf. VII, 6.

⁴ Matth., X, 5-6.

cette contrée maudite¹, la seule fois qu'il paraît être allé à Jérusalem, il fit un détour pour l'éviter², selon la coutume des pèlerins juifs.

C'était donc bien un vrai Juif que Jésus de Nazareth, un Juif étroit et dur, tel que Jacques, son frère, Simon-Pierre et les fils de Zébédée, ses premiers disciples, un fidèle observateur de la loi, attaché à la circoncision, aux pratiques et à tous les rites juifs. Il recommandait au peuple, sinon d'imiter en tout, du moins de faire ce qu'enseignaient les docteurs de la loi, les austères rabbis de Jérusalem, les parangons d'orthodoxie assis dans la chaire de Moïse³.

Encore à la veille de sa mort, il célébra les fêtes de la Pâque comme tous les pieux

¹ Matth., X, 5.

² Marc, X, 1. Matth., XIX, 1.

³ Matth., XXIII, 2-3.

Israélites. Il observait le sabbat, jeûnait et priait comme Jean-Baptiste; souvent il se retirait au désert ou sur quelque montagne. Ainsi, après avoir reçu le baptême dans les eaux du Jourdain, « l'Esprit le poussa au désert ². » Il priait surtout aux heures de la nuit ³. Il ne se maria point; il fut sans doute chaste comme un ascète. Que le commun des hommes se marie; le célibat est l'état de grâce ⁴. Lors de la résurrection, il ne devait plus y avoir d'époux ni d'épouses ⁵ : les élus seront comme les anges du ciel, c'est-à-dire sans sexe. Dès ce siècle, si la chair est trop faible, si les

¹ Marc, II, 20. IX, 29. Matth., XVII, 21. Ce qui est dit — Marc, II, 18; cf. Matth., IX, 14-16; Luc, V, 36 — n'est pas, au fond, en contradiction avec ce que nous disons. Cf. Matth., IV, 2; VI, 16-18; IX, 15. Luc, V, 35.

² Marc, I, 12. Matth., IV, 1-12. Luc, IV, 1-13.

³ Marc, I, 35; VI, 46-47, etc.

⁴ Matth., XIX, 10-11.

⁵ Marc, XII, 25. Matth., XXII, 30. Luc, XX, 35.

membres de notre corps nous sont une occasion de péché, il faut les retrancher.

Les mutilations corporelles ont été, sinon pratiquées, comme elles le sont aujourd'hui chez les Skoptzy russes, ces purs et vrais disciples de Jésus à cet égard, — du moins recommandées par le Maître et par ses disciples ¹. La stérilité de la femme est une bénédiction du ciel ². S'il y a des eunuques qui sont nés tels dès le ventre de leur mère, il y en a qui ont été faits eunuques par les hommes, il y en a qui se sont châtrés eux-mêmes pour le royaume des cieux ³.

Quant à la pauvreté évangélique ⁴ elle est ordonnée ⁵ presque en toute occasion par

¹ Marc, IX, 43-47. Matth., XVIII, 8-9.

² Luc, XXIII, 29.

³ Matth., XIX, 12. *Sunt eunuchi qui seipsos castraverunt propter regnum cœlorum.* Voyez sur les Skoptzy russes mes *Essais de critique religieuse* (Paris, 1878).

⁴ Marc, X, 21. Matth., XIX, 21. Luc, XVIII, 22.

⁵ Marc, VI, 8-10. Matth., X, 9. Luc, IX, 3.

Jésus. Garder les commandements et observer la Loi, c'est le devoir de tout bon Israélite. Vendre ses biens et en donner l'argent aux pauvres, voilà le premier pas dans la voie de la pénitence qui conduit au royaume de Dieu ¹. Ce qui prouve que telle était bien sa doctrine, c'est que la primitive Église, celle de Jérusalem, de Pella, de Kokaba, qui eut à sa tête des parents et des apôtres ² de Jésus, fut une Église de pau-

¹ Marc, X, 19-21. Matth., XIX, 17-21. Luc, XVIII, 20-22.

² Actes, II, 44; IV, 32-37; V, 2.

« La multitude des fidèles n'avait qu'un cœur et qu'une âme, et aucun d'eux ne regardait ce qu'il possédait comme lui appartenant, car ils jouissaient de tout en commun... Aussi il n'y avait pas de pauvres parmi eux ; ceux qui avaient des champs ou des maisons, les vendaient et en apportaient le prix aux pieds des apôtres ; puis on faisait la part de chacun selon ses besoins. Et, chaque jour, ils rompaient le pain en pleine concorde, avec joie et simplicité de cœur. » Actes, IV, 32, 34, 35 ; II, 46.

C'est l'Eldorado du christianisme que nous a dépeint ici, en fort beau style, le disciple de Paul. Il n'a pas vu ce beau pays trop beau pour avoir jamais existé une heure. Pourtant Luc n'a pas tout à fait rêvé, et sa relation est plus véridique que celle de Candide.

vres, d'*ébionim*, et que, fondée sur le pur communisme, elle vécut d'aumônes et de dons charitables, à la manière de nos ordres mendiants.

Les disciples immédiats de Jésus, les premiers compagnons qu'il avait choisis et qui ne le quittèrent guère, Pierre, les deux fils de Zébédée, étaient des hommes rudes et bornés, fanatiques et orgueilleux. L'un d'eux voulut un jour faire descendre le feu du ciel sur un bourg dont les habitants avaient fermé les portes à la troupe prophétique ¹. Jean et Jacques réclamaient pour eux les deux premiers trônes à la droite et à la gauche du Messie, c'est-à-dire qu'ils voulaient être les vizirs du roi des Juifs ².

Car voici comment les apôtres, ces grossiers pêcheurs du lac de Génésareth, avars

¹ Luc, IX, 54.

² Marc, X, 35 sq : Matth., XX, 20.

et intéressés comme le sont parfois les gens du peuple, se représentaient, dans leurs naïfs calculs, la récompense due à leur foi : dès ce siècle-ci, quand Jésus reviendrait dans toute sa gloire messianique, ils seraient élevés sur douze trônes, d'où ils jugeraient les douze tribus d'Israël, et dans le royaume de Dieu, royaume tout terrestre, on le sait, ils recevraient, au centuple, les biens qu'ils avaient abandonnés pour suivre Jésus ¹.

Le prophète galiléen, d'un esprit plus fin et plus délié, n'était guère d'humeur plus douce ; il se laissait aussi emporter à de terribles accès de colère contre les hommes et les choses. Il se montrait souvent rude et hautain avec les malades et les infirmes qui venaient à lui ; rien n'égale la dureté avec laquelle il les repoussait, les congé-

¹ Marc, X, 28 sqq. Matth., XIX, 27. Luc, XVIII, 28.

diait, même après les avoir guéris ¹.

Nulle mélancolie dans cette âme sèche et consumée d'ardeurs religieuses.

Quand il s'éloigne pour toujours de Capharnaüm, dont la vue, ce semble, aurait dû l'attendrir, car c'est là qu'il avait d'abord prêché sa doctrine et opéré ses premières conversions, il maudit cette ville, comme il fit plus tard le figuier de la campagne de Jérusalem, et lui prédit qu'elle serait abaissée jusqu'au enfers. Il quitte, en secouant ses sandales, toutes ces villes de la Galilée où il avait vécu, et qu'il ne devait plus revoir. Sa colère éclate en terribles imprécations : « Malheur à toi, Corazin ! malheur à toi, Bethsaïde ! car, si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été opérés à Tyr et à Sidon, depuis longtemps elles

¹ Marc, VII, 27. Matth., XV, 26.

eussent fait pénitence dans le cilice et dans la cendre¹ ! »

L'état de sourde exaltation, de tension et d'efforts continus de la volonté, entretenu par sa foi surhumaine en sa mission de prophète, dut déterminer d'assez bonne heure chez Jésus des hyperhémies locales ou générales des centres nerveux. Ces poussées congestives exaspéraient encore son génie de voyant.

Un indice bien précieux de l'état d'esprit de Jésus à cette heure critique, c'est la subtilité de ses raisonnements, l'ambiguïté de ses réponses aux questions qu'on lui adresse, le soin qu'il met à dissimuler ses sentiments et à se tenir sur ses gardes, son mutisme même, dès qu'il se sent en quelque sorte dans les serres de ses ennemis

¹ Matth., XI, 20-24. Luc, X, 13-15.

naturels, les prêtres et les théologiens. Ce mélange de violence ardente et d'instinctive prudence, d'habileté consommée, bien qu'inconsciente, paraîtra caractéristique au plus haut point.

Dès qu'il entrait dans un bourg ou dans une ville, on portait sur la place du marché tous les malades et tous les infirmes. On le priaît, comme on faisait quand passait un prophète, de guérir ces gens : car c'est à ce signe qu'on reconnaissait la mission d'un nabi ¹. La maladie étant alors considérée comme une possession, le médecin était celui qui avait le pouvoir de chasser les démons, soit qu'il les mît en fuite, soit qu'il les fit passer dans d'autres corps ².

Guérir les malades et chasser les démons, c'était tout un. Il en avait été ainsi de tout

¹ Marc, VI, 56. Matth., XIV, 36.

² Marc, V, 12, sqq. Matth., VIII, 31-32. Luc, VIII, 32-33.

temps, non-seulement en Judée, mais en Assyrie, en Égypte, etc. Les exorcismes consistaient surtout en paroles ou formules magiques; plusieurs de celles dont se servait Jésus ont été conservées. Dans sa lutte contre les démons, Jésus n'était pas toujours vainqueur; du moins il lui fallait s'y prendre à plusieurs reprises avant de terrasser l'ennemi ¹. Mais le plus souvent les esprits immondes, qui le connaissaient pour le « fils de Dieu, » se prosternaient devant lui et l'adoraient ².

On croyait parmi le peuple que ses vêtements mêmes avaient une vertu secrète et toute-puissante, et qu'il suffisait de toucher le bord de sa robe pour être guéri ³.

Jésus a été un des plus puissants thauma-

¹ Marc, V, 1-20; VIII, 22-26. Cf. VI, 5; VIII, 12. IX, 14-29.

² Marc, I, 24; V, 7; III, 11.

³ Marc, III, 10; V, 25. Matth., IX, 20. Luc, VI, 19; VIII, 43.

turges qui aient paru dans le monde. Sa morale appartenait à son temps et à son pays ; seuls, ses miracles sont à lui. Fort éloigné du degré de culture des sadducéens et des hautes classes de la société juive, ce Galiléen partagea toutes les idées du menu peuple au milieu duquel il vécut ¹. Il ne doutait pas plus de la possibilité des miracles que les gens qui lui en demandaient : voilà pourquoi il en fit. Le miracle était pour Jésus chose si naturelle, et il était alors si commun chez les Juifs, que le prophète de Nazareth se compare lui-même à d'autres exorcistes contemporains, et qu'il admet sans peine que des gens qui n'étaient pas au nombre de ses disciples accomplissent des prodiges en son nom ².

¹ Marc, II, 15 ; XI, 11 ; XIV, 3, etc.

² Marc, IX, 38 ; XIV, 22. Matth., XII, 27. Luc, XI, 19 ; IX, 49.

Ce qu'on appelle l'enseignement de Jésus tient en deux mots : « Faites pénitence, car le royaume des cieux est proche ¹. » Mais les Douze avaient reçu encore une autre mission que la publication de cet Évangile : avant tout, et pour qu'on vît qu'ils étaient envoyés par le Messie, Jésus leur conféra le pouvoir de guérir les maladies et de chasser les démons, de parler de nouvelles langues, de boire impunément des breuvages mortels, de marcher sur les serpents et les scorpions, de fouler aux pieds toutes les forces de l'Ennemi ².

Ce fut toujours la destinée de ceux à qui l'on attribue des prodiges d'être plus craints qu'aimés. Les foules de gens crédules et superstitieux qui se portaient au-devant de

¹ Matth., X, 7.

² Marc, III, 15 ; VI, 7, 13 ; XVI, 17-18. Matth., X, 1, sqq. Luc, IX, 1, etc.

Jésus, quand il traversait leurs villages, le voyaient partir avec un secret contentement. Quelquefois, après certains prodiges, ils prenaient peur et le priaient de s'éloigner ¹. On disait de lui tout bas, comme d'un magicien, qu'il avait fait sûrement un pacte avec le diable, qu'il entretenait un commerce avec les esprits de ténèbres, et qu'il chassait les démons par le prince des démons, c'est-à-dire par Satan ².

« Il est possédé de Beelzéboub, » affirmaient les théologiens en longues robes, les scribes aux larges phylactères enroulés autour du front et des mains, gens froids et soupçonneux, d'une piété formaliste et ombrageuse, ennemis des nouveautés, et qui dans tout prophète flairaient un hérétique. En dépit de leurs façons douce-

¹ Marc, V, 17. Matth., VIII, 34. Luc, VIII, 37.

² Marc, III, 22. Matth., XII, 24. Luc, XI, 15.

reuses et hypocrites de dévots, Jésus n'aimait pas ces bourgeois qui laissaient traîner les franges de leurs manteaux. D'un œil d'inquisiteur, ils examinaient ce jeune prophète galiléen; ils admiraient ironiquement l'audace de cet homme qui se laissait nommer fils de David, fils de Dieu, et se prêtait au personnage de Messie.

Car Jésus ne protestait plus guère quand le peuple l'appelait tout haut de ces noms. Sans doute, les pharisiens faisaient la part des illusions et des conceptions délirantes qui envahissaient de plus en plus le cerveau surmené du Nazaréen; mais, s'ils s'expliquaient les ardeurs qui brûlaient son sang, les théologiens et les gens bien pensants n'en cherchaient que plus avidement les moyens de le faire taire. S'ils avaient réussi, Jésus n'aurait pas prononcé devant Caïphe et devant Pilate des paroles qui, séditeuses au

premier chef pour des Romains, rententirent comme le plus effroyable blasphème aux oreilles des pieux Israélites. Tous ceux qui suivaient Jésus sentaient qu'il se perdait, et peut-être en avait-il lui-même une vague conscience ; mais déjà il ne commandait plus à ses esprits.

Les parents de Jésus ne l'abandonnèrent pas dans cette crise terrible. Ces bonnes gens étaient venus de Nazareth à Capharnaüm pour s'emparer de lui. « Il est fou, » disaient sa mère et ses frères, arrêtés par la foule à la porte de la maison où se trouvait Jésus ¹. Ils demandaient après lui ; mais il refusa de sortir. Si Marie et les frères de Jésus l'avaient ramené dans la maison du charpentier de Nazareth, le prophète galiléen aurait peut-être terminé obscurément sa vie

¹ Marc, III, 21, 31-32. Ἐλεγον γάρ, ὅτι ἐξέστη. Vulg. *Quoniam in furorem versus est.*

dans quelque cellier de la demeure paternelle, attaché à la chaîne comme le démoniaque de Gadara¹.

¹ Il faut être ignorant des choses de la nature, comme le sont la plupart des théologiens, à quelque Église qu'ils appartiennent, pour imaginer qu'un fou comme celui de Gadara (Marc, V. 2 sqq.) ; qu'un vieil aliéné qui, depuis longtemps, vaguait à demi nu dans les déserts et habitait les tombeaux ; qui, dans ses accès de frénésie, brisait les fers avec lesquels on tentait de l'enchaîner et se meurtrissait à coups de pierre, — qu'un démoniaque de cette sorte a pu être guéri au moyen de quelques paroles d'exorcisme à l'adresse des démons ! Ces gens-là n'ont aucune idée des conditions anatomiques et physiologiques de ce qu'ils appellent la raison. Ont-ils observé des fous vivants ? Non. Ont-ils étudié les lésions caractéristiques des diverses formes de la folie qui se montrent à l'autopsie et sous le microscope ? Jamais. Peu leur importe l'état des nerfs et du cerveau chez un paralytique général ou chez un dément. Ils ne sauraient admettre que l'âme humaine et sa plus haute manifestation, la pensée, dépendent à titre de simples fonctions de l'état des tubes et des cellules du système nerveux. Ils hésitent à croire que Jésus ait pu guérir sur-le-champ une maladie de peau, telle que la lèpre. Mais, pour la folie, c'est bien différent ! Ici le contact exquis d'une personne sympathique doit suffire. C'est le fameux « traitement moral » des aliénés. Ces professeurs de théologie et de philosophie spiritualiste, qui se gardent bien de suivre un pareil traitement lorsqu'ils ont la migraine, n'hésitent pas à le préconiser pour les plus graves affections de la moelle et de l'encéphale ! Ce n'est pas avec des discours qu'on raffermi les tissus ramollis, en pleine dégénérescence granulo-graisseuse. L'imposition des mains ne saurait arrêter les hémorragies capillaires ni

La maladie de Jésus nous est attestée par le plus ancien et par le plus véridique témoignage. A coup sûr, il passa toujours auprès des siens pour une créature bizarre, exaltée, difficile à comprendre ¹. Le père semble même avoir renoncé de bonne heure à le comprendre. Aux yeux de sa famille, Jésus évidemment n'avait pas bien tourné. D'une constitution qui paraît avoir été délicate et malade, Jésus s'affaiblit encore par ces longs jeûnes qui coûtent si peu aux Syriens et aux Juifs d'Orient, et au bout desquels s'ouvre le paradis de l'extase et des visions apocalyptiques. Pendant le long jeûne qu'il fit au désert de Judée, après le baptême de Jean, Jésus s'entretint, comme Luther, avec le diable, et se vit entouré de

les exsudations des méninges, et toutes les onctions d'huiles bénites ne feront pas ressusciter des cellules nerveuses qui n'existent plus qu'à l'état de détritits organiques.

¹ Cf. Luc, II, 50.

bêtes sauvages et d'anges du ciel ¹. Un jour il aperçut Satan tomber des cieux comme un éclair ², etc. Quelle qu'en ait été la cause, ce sont là des hallucinations qui auraient permis à un médecin de nos jours de prédire presque sûrement la marche et la terminaison fatales du mal dont il était atteint.

La gloire impérissable de Jésus tient peut-être à ce qu'il est mort fort à propos. Il était temps. Lorsque, au milieu de sa bande de Galiléens, il fit à Jérusalem l'entrée bruyante et théâtrale que l'on sait ³; quand, dans la campagne de Jérusalem, un jour qu'il venait de Béthanie et avait faim, il s'approcha d'un figuier couvert de feuilles et maudit l'arbre parce qu'il ne portait pas

¹ Marc, I, 12-13.

² Luc, X, 18.

³ Marc, XI, 7 sqq. Matth., XXI, 7 sqq. Luc, XIX, 35 sqq.

de fruits, « alors que ce n'était pas la saison des figes ¹; » quand il s'avisa de jeter un trouble indescriptible dans une des cours du temple à l'heure des affaires; enfin, quand il se vanta tout haut qu'il détruirait le temple et en rebâtirait un autre en trois jours, sans parler des invectives dont il poursuivait du matin au soir les prêtres et les théologiens, Jésus laissa paraître des signes d'un état mental très-franchement accusé.

Ce qui donne à ces actes un caractère indiscutable, ce n'est pas leur violence, c'est leur absurdité.

Il y avait dans une des cours extérieures du temple, dans le parvis des gentils, des échoppes de changeurs et une sorte de halle ou de marché aux bestiaux,

¹ Marc, XI, 12-14. Οὐ γὰρ ἦν καιρὸς σύκων. Matth., XXI, 18-19.

sans parler d'un marché aux cuirs. Cette cour était fermée par une balustrade de pierre, surmontée, à intervalles égaux, de pilastres ou stèles : ces stèles portaient des inscriptions, les unes en grec, les autres en latin, pour défendre aux étrangers de franchir la balustrade ¹.

On se représente volontiers le temple de Jérusalem comme un lieu de prière et de recueillement, analogue aux temples et aux églises de nos villes modernes, à ces grandes nefs de nos cathédrales toutes pleines d'ombre et de silence. Les sanctuaires religieux du moyen âge, surtout quand ils étaient des lieux de pèlerinage, le Haram musulman, donneraient une plus juste idée des temples célèbres de l'antiquité, tels que ceux de Jérusalem, d'Éphèse, de Hiérapolis, de

¹ Josèphe, *Guerre des Juifs*, V, v, 2.

Pessinunte. On s'y rendait en foule, pour accomplir des vœux, faire des sacrifices, célébrer les fêtes. On venait à Jérusalem, surtout à l'époque de l'année où s'y trouva Jésus, non-seulement de la Palestine, mais de toute l'Asie, de l'Égypte, d'Athènes, de Rome. Le hadj de la Mecque fait assez bien comprendre ce qu'étaient ces pèlerinages antiques. Les villes de pèlerinage ont toujours été des villes de négoce et de plaisirs. Ces cités saintes étaient les bazars de l'Orient. Point de sanctuaire renommé autour duquel ne se tint quelque foire annuelle. Aussi bien, tous les bons juges conviennent que le tumulte bruyant des affaires, de la politique et de l'école emplissait les parvis du temple de Jérusalem.

« Partout régnaient le tumulte et le bruit : les lévites allaient et venaient pour le service du sanctuaire ; les pharisiens, assis en

cercle, discutaient les difficultés de la casuistique rabbinique ; les prêtres, les docteurs enseignaient dans les écoles du deuxième parvis ¹, en attendant la séance du Sanhédrin ; le cultivateur, apportant les prémises de son champ, se rencontrait avec le riche citadin, faisant traîner derrière lui un taureau ou un agneau sans tache ; le lépreux ou l'impur, venant d'accomplir les rites de la purification, croisait sur les larges degrés l'époux inquiet qui amenait sa femme infidèle à l'épreuve de l'eau d' « amertume. » Sous les larges portiques du parvis extérieur, dans la basilique d'Hérode, une foule bigarrée se pressait autour du rabbin en renom ; les marchands de colombes, de gâteaux, dressaient leurs boutiques ² ; les

¹ Cf. Luc, II, 46.

² Marc, XI, 15. Matth., XXII, 12.

prêtres trafiquaient des peaux¹ des victimes; les changeurs² offraient des sicles nationaux ou de petits bronzes orthodoxes³ frappés par le gouverneur romain, en échange des deniers impériaux et des drachmes grecques, effigies prohibées que le trésor sacré ne voulait pas recevoir. Tout ce tumulte de négociations, de discussions, de prières, était dominé par l'éclat des trompettes sacrées, par le mugissement des victimes égorgées, par le péttillement de la flamme de l'autel, qui lançait vers le ciel les flocons d'une fumée opaque, toute chargée des âcres odeurs des chairs brûlées⁴. »

Il fallait donc des changeurs pour changer les monnaies profanes des visiteurs en

¹ Lévit., VII, 8.

² Marc, XI, 15. Matth., XXI, 12.

³ Saulcy, *Recherches sur la numismatique judaïque*, pl. VIII et IX.

⁴ *Le Temple de Jérusalem*, monographie du Haram-ech-Chérif, par le comte Melchior de Vogüé. Paris, 1864, in fol.

monnaies sacrées, seules admises dans le trésor du temple. Précipiter de lourds troupeaux de paysans galiléens sur les boutiques de ces paisibles changeurs, renverser leurs comptoirs, éparpiller leurs monnaies sur le sol, bousculer les acheteurs ¹, c'était, de la part de Jésus, une absurdité.

Il avait toujours existé dans les dépendances du temple de Jérusalem, ainsi que dans tous les grands sanctuaires de l'antiquité, des marchands de brebis, de taureaux, de pigeons, de tourterelles, d'huile, d'encens, bref, de tout ce qui était indispensable aux pieux Israélites qui venaient offrir des sacrifices. Quand Marie vint présenter Jésus au temple, par exemple, si elle y est venue, elle avait dû précisément acheter à ces marchands la paire de

¹ Marc, XI, 15. Matth., XXI, 12. Luc, XIX, 45.

tourterelles ou de pigeons traditionnelle qu'offraient au Dieu du sanctuaire les femmes relevées de couches ¹. Tresser un fouet de cordelettes pour chasser les bêtes et les gens de ces lieux saints ², c'était une autre absurdité.

Dès qu'il n'était plus sous l'œil de ses persécuteurs, les prêtres et les théologiens, Jésus s'abandonnait à des accès de colère contre les Juifs orthodoxes, qu'il n'appelait plus que « reptiles, » « race de vipères, » « fils de l'enfer ³, » et qu'il chargeait des plus effroyables malédictions. Maintenant il ne doutait plus que la fin de ce monde ne fût prochaine. Il annonçait à ses disciples effrayés que, ce jour-là, le soleil et la lune s'obscurciraient, que les étoiles tombe-

¹ Luc, II, 24. Cf. Levit., XII, 8; XIV, 22; XV, 14, etc.

² Marc, XI, 15. (Cf. Jean, II, 15.)

³ Marc, XII, 38 sqq. Matth., XXIII, 1-39. Luc, XI, 37-52

raient, qu'on entendrait au loin mugir les flots de la mer ; qu'alors il apparaîtrait sur les nuées dans toute sa gloire, précédé par des anges qui, soufflant dans leurs trompettes, rassembleraient les élus des quatre coins du ciel ¹.

Les prophètes juifs de cette époque semblent s'être quelquefois vantés de pouvoir accomplir des prodiges analogues à celui que Jésus avait annoncé relativement à la destruction et à la reconstruction du temple ². L'historien Josèphe, en effet, parle d'un prophète qui, sur le mont des Oliviers, où l'avaient suivi un grand nombre de Juifs, assurait qu'aussitôt qu'il aurait proféré certaines paroles, les murs de Jérusalem tomberaient, sans qu'on eût désormais besoin de portes pour y entrer. Félix,

¹ Marc, XIII, 24 sqq. Matth., XXIV, 29-31. Luc, XXI, 25 sqq.

² Marc, XIV, 58. Matth., XXVI, 61. Actes, VI, 14.

qui était alors procureur, dut charger cette foule à la tête de ses gens de guerre : quatre cents Juifs périrent, et l'on fit deux cents prisonniers ¹.

On le voit, une parole comme celle qu'avait prononcée Jésus n'était pas seulement un blasphème pour les Juifs; elle inquiétait l'autorité romaine, qui, presque chaque jour, était contrainte de faire des exécutions sommaires du genre de celle que nous venons de rappeler.

Les zélotes (kannâïm) ou sicaires, dont les haines religieuses se renforçaient, comme toujours en Judée, de haines politiques, frappaient chaque jour de leurs poignards quelque ami des Romains. Une véritable terreur se répandait dans le pays. Un zélote, un des disciples du plus mortel ennemi des

¹ Jos., *Antiq. Jud.*, XX, VIII, 6. *Guerre des J.*, II, XIII, 4. *Actes*, XXI, 38.

Romains, de ce Judas le Galiléen dont les fils avaient été crucifiés, s'était attaché à Jésus et était au nombre des apôtres ¹. Si ce zélateur, nommé Simon, était venu à Jésus, c'est que Jésus était pour lui le Messie, c'est qu'il attendait de lui la délivrance d'Israël et la fin de la domination romaine. Les apôtres, les disciples, les foules qui suivaient Jésus et saluaient en lui le fils de David, le Messie, attendaient, avec une foi qui survécut à la mort du Galiléen, qu'il délivrerait Israël du joug des Romains ².

Cette attente d'un Messie était une source intarissable de séditions en Judée. Or, traduit devant le grand prêtre Caïphe, en plein Sanhédrin, Jésus dit : « Je suis le Messie ³, » c'est-à-dire, le roi des Juifs;

¹ Marc, III, 18. Matth., X, 4. Luc, VI, 15. Actes, I, 13.

² Luc, XXIV, 21.

³ Marc, XIV, 62. Matth., XXVI, 64.

et quand le procureur romain Ponce Pilate, du haut de son tribunal, lui demanda s'il était en effet le roi des Juifs, Jésus répondit encore : « Tu l'as dit ¹. »

Démagogue et révolutionnaire, blasphémateur et séditieux, selon les lois de son temps et de son pays, Jésus avait deux fois mérité la mort.

Roi des Juifs, il le fut en parade ; il eut la pourpre, la couronne, le sceptre et jusqu'aux prosternations ironiques des courtisans. Peut-être, comme il arrive à certaines périodes de la paralysie générale, Jésus prit-il vaguement au sérieux cette mascarade funèbre. Roi des Juifs, l'écriteau qui marquait sur sa croix le sujet de la condamnation lui donna quelques heures ce

¹ Marc, XV, 2. Matth., XXVII, 11. Luc, XXIII, 3. L'accusation politique est nettement formulée dans Luc, XXIII, 4. Pour Pilate, Jésus était bien « le roi des Juifs, » Marc, XV, 9, « le Messie, » Matth., XXVII, 17.

titre dérisoire : ceux qui passaient par le chemin lisaient en riant.

Marie, la mère de ce Messie crucifié, n'était pas auprès de la croix ¹. Les Galiléens s'étaient dispersés ; les disciples se cachaient, les apôtres avaient fui. Seules, quelques femmes demi-folles, qui avaient suivi Jésus de la Galilée à Jérusalem, regardaient de loin mourir le prophète de Nazareth.

¹ Marc, XV, 40-41. Matth., XXVII, 55-56. Luc, XXIII, 49.

CHAPITRE II

Ce fut au sein des petites Églises de Pella et de la Batanée, au delà du Jourdain, où s'étaient réfugiés les restes de l'Église de Jérusalem, que naquit l'Évangile, parmi les *ébionim* et les parents de Jésus. L'Évangile fut d'abord un ou plusieurs recueils de paroles mémorables, de paraboles, de sentences, à la manière des soutras bouddhiques, recueillies par la tradition et transmises de bouche en bouche dans la langue même du prophète de Nazareth. Ces *Pirké-Jéschou* de-

vaiant ressembler fort au *Pirké-Aboth*, recueil de sentences des rabbins célèbres. Pas encore de biographie de Jésus. Les lacs et les montagnes de la Galilée, où Jésus avait enseigné et accompli ses miracles, étaient présents à l'imagination de ceux qui l'avaient vu et entendu. C'est dans cette Église, cachée au désert, que s'est formée la légende du Nazaréen, au milieu même de ses frères et de ses disciples.

On a vu dans cette circonstance un motif de croire que l'image de Jésus, telle qu'elle résulte des Évangiles, ressemble à l'original en ses traits essentiels. Mais, outre qu'aucun de nos trois Évangiles synoptiques n'a été écrit à cette date ni dans ce milieu, les traits véritables de l'image de Jésus ont dû passer par la conscience des judéo-chrétiens de la Syrie, et ne sont arrivés aux Évangélistes que déformés par cet

étrange milieu, si bien que ces histoires de Jésus reflètent moins la vie et les paroles du maître que les souvenirs et les idées de ses disciples. Encore si d'autres conceptions religieuses, absolument étrangères aux « synagogues » chrétiennes de la Batanée, n'étaient venues, comme cela eut lieu à Rome et en Asie, transformer de tous points la légende de Jésus!

Pour les *ébionim* et les Nazaréens, fidèles observateurs de la Loi, attachés à la circoncision, aux pratiques et à tous les rites juifs, Jésus était resté le fils de Joseph. Pour avoir été un prophète, l'élu de Dieu, le Messie promis à la race d'Abraham, il n'en avait pas moins été un homme. Au contraire, parmi les chrétiens helléniques, dans les Églises sorties de Paul, — « l'homme de Tarse, » « l'ennemi, » comme l'appelaient les *ébionim*, — Jésus devenait de plus en plus une incar-

nation de Dieu, ainsi que dans nos Évangiles.

A quelle époque mit-on par écrit les sentences et les paraboles du Nazaréen? Jusqu'au milieu du second siècle, on continua de les citer de souvenir avec des variantes considérables. « Les textes évangéliques que nous possédons existaient, dit M. Renan, mais d'autres textes du même genre existaient à côté d'eux. » Ce n'est qu'après la mort des apôtres et après la destruction de Jérusalem, vers l'an 75, que ce savant place, par conjecture, la rédaction en langue sémitique, dans la Batanée, des récits, des paroles et des citations prophétiques des Évangiles. Qu'était-ce que le protévangile hébreu qui eut cours, durant des siècles, parmi les sectes judéo-chrétiennes de Syrie, et auquel les Pères ont trouvé beaucoup de ressemblance avec l'Évangile grec qui porte le nom

de Matthieu? On en concluait souvent que cet Évangile avait été traduit de l'hébreu. M. Renan a très-bien indiqué comment cette proposition vraie : « L'Évangile hébreu des chrétiens de Syrie, ressemble à l'Évangile grec connu sous le nom de Matthieu, » devint celle-ci : « Les chrétiens de Syrie possèdent l'Évangile de saint Matthieu en hébreu ; » ou bien : « Saint Matthieu écrivit en hébreu son Évangile. »

Mais il paraît croire à l'existence réelle, partant fort ancienne, de cet Évangile hébreu dont Hilgenfeld a recueilli les fragments. L'opinion aujourd'hui la plus générale estime que l'Évangile selon les Hébreux n'est qu'un remaniement araméen, conçu dans un esprit tout judéo-chrétien, de notre texte grec de Matthieu, dans lequel on a fait entrer des traditions judéo-chrétiennes, mais qui implique déjà l'existence des synopti-

ques et de la littérature paulinienne. Ce livre aurait été composé, au cours du second siècle, dans quelque ville de Syrie, pour l'usage des communautés chrétiennes ju-daisantes. Papias et Hégésippe, au témoignage d'Eusèbe, l'auraient connu, ainsi que l'auteur des épîtres pseudo-ignatien-nes, Clément, Origène : c'est l'Évangile que Jérôme trouva chez les Nazaréens d'Alep.

Quoi qu'il en soit, à Kokaba ou à Rome, en grec ou en syro-chaldaïque, quand on écrivit l'Évangile, le plan, le cadre, le livre presque tout entier étaient tracés d'avance. « De même que la vie d'un Bouddha dans l'Inde était en quelque sorte écrite d'avance, a remarqué très-justement M. Renan, de même la vie d'un Messie juif était tracée *a priori*. »

Même après le grand livre de Strauss, qui

repose, on le sait, sur cette conception de la vie de Jésus, on lira avec fruit les pages si doctes et si fines dans lesquelles l'auteur français, étudiant l'*agada* juive (et tous les Évangélistes sont de vrais agadistes), a montré par quels procédés d'exégèse on a fait sortir presque toute la légende de Jésus des textes prophétiques de l'Ancien Testament. Persuadés que Jésus était le Messie, les chrétiens rapportèrent au Galiléen tous les textes des prophètes où l'on croyait découvrir l'annonce du Messie. Tout ce qu'avait fait Jésus, il devait l'avoir fait pour accomplir d'anciennes prophéties.

De là la formule *ἵνα* ou *ὅπως πληρωθῆ*. C'est ainsi que Jésus répondit à l'attente d'une partie de son peuple. Les Juifs nomment *midrasch* ce genre d'exégèse où toutes les équivoques, toutes les métaphores prises à la lettre, tous les jeux de mots, sont admis.

« J'ai appelé mon fils de l'Égypte, » dit Jahweh dans Osée (XI, 1). Il s'agissait là d'Israël; l'imagination chrétienne se figura qu'il s'agissait de Jésus, et on le fit transporter enfant en Égypte. Pour l'agadiste juif, comme pour le prédicateur chrétien, tout devenait matière d'analogies tirées des textes bibliques.

Ces analogies servirent à combler une foule de lacunes dans les souvenirs. Prenons, par exemple, la mort de Judas, la mort du traître, qui a inspiré à l'auteur de la *Nouvelle Vie de Jésus* un chapitre d'une érudition élégante ¹. Les deux récits, d'ailleurs si profondément divergents, de *Matthieu* et des *Actes*, reposent sur II *Sam.*, xvii, 23, *Zacharie*, xi, 13 et le psaume LXIX. Comme Archithophel, qui avait livré David, l'ancêtre du

¹ T. II, p. 333 et suiv. de la trad. de A. Nefftzer et Ch. Dollfus.

Messie, Judas devait se pendre. Ce qui a trait aux trente pièces d'argent reçues par le traître est si peu historique, que l'auteur de notre premier Évangile s'est contenté de transcrire les mots mêmes du texte des Septante de Zacharie, XI, 12¹. Le procédé exégétique dont nous parlons apparaît ici dans toute sa naïveté.

Après quoi, quand on soutient qu'il n'y a pas de critique assez subtile pour distinguer dans les Évangiles ce qui vient de Jésus et ce qui est seulement inspiré par l'idée qu'on se faisait du Messie, nous n'y contredisons pas. Il en est de Jésus comme de Pythagore : on sait sûrement que les choses ne se sont point passées comme le raconte leur légende. Si quelques-unes des paroles qu'on leur attribue sont authen-

¹ Encore l'Évangéliste attribue-t-il ici (XXVII, 9) à Jérémie ce qu'a dit Zacharie.

tiques, ainsi que Strauss incline à le croire pour Jésus, on n'en saurait dire autant de leurs actions.

Le voyage à Jérusalem et la Passion, voilà les seuls actes de la vie de Jésus de tout point incontestables. De son vivant, Jésus avait déjà une légende, comme l'a écrit M. Renan, et Strauss estime « qu'on peut douter que Jésus, revenant vers l'époque de la destruction de Jérusalem, se fût reconnu dans le Christ qu'on prêchait dès lors dans son Église. »

Pourquoi donc, quand les maîtres les plus illustres de la critique conviennent qu'on ne sait rien et qu'on ne peut rien savoir de Jésus, continuer à nous peindre ce « jeune Juif, à la fois doux et terrible, fin et impérieux, naïf et profond, qui aurait sa place dans un tableau de Bida, la figure enca-

drée de grosses boucles de cheveux ¹? » On nous vante « le sourire, » « la gaieté, » « l'imagination poétique, » « le cœur aimant, » de ce « divin rêveur, » et l'on nous assure que « notre espèce continuera de l'aimer. » De tout cela, on ne sait rien, je le répète. Ce ne sont que divinations et prédictions, en d'autres termes, jeux de poète. Nul doute que, durant des siècles encore, l'imitation de Jésus, comme la religion du Bouddha, ne doive servir d'aliment mystique au besoin d'aimer et de se dévouer qui possède tant d'âmes. Mais qu'aiment-elles en Jésus, ces âmes chrétiennes, sinon elles-mêmes ? C'est l'idéal de leur propre nature qu'elles contemplent sur la croix.

Chaque Église, chaque génération de chrétiens a eu son Jésus. Le doux Jésus de

¹ Ernest Renan, *les Évangiles*, p. 88.

M. Renan n'est pas, à coup sûr, celui de Jacques ni de Jean, qui l'avaient vu de près. Voilà de bien sombres visages dans le gracieux décor de l'idylle galiléenne ! Le beau rêve, — rêve divin, comme il dirait, — qu'a fait l'éminent historien au pays de l'Évangile, aura le sort de la Joconde du Vinci, des fresques de Michel-Ange à la Sixtine, de celles de Raphaël au Vatican. Il est beau de rêver ainsi, puisque aussi bien nul ne travaille pour l'éternité.

Mais, si l'on consent, un instant à traiter comme des documents historiques les trois premiers Évangiles, en particulier le plus historique des trois, celui de Marc, le Jésus qui se lève et se dégage de ces vieux textes judaïsants n'est certes point un personnage d'idylle, un doux rêveur, un fin et aimable moraliste : c'est bien plutôt une manière de Juif fanatique, déchaîné contre

la société de son temps, une tête étroite et dure de visionnaire, un thaumaturge à demi lucide, sujet à ces noirs accès de violence et de frénésie qui le firent souvent passer pour fou auprès des siens. Aux yeux de ses contemporains, il l'était ; il l'est encore aux nôtres. Seulement, loin de lui en faire un crime, nous voyons dans le mal dont Jésus fut atteint la condition même de sa supériorité, la cause profonde et cachée de son action sur le monde ¹.

Ce qui tendrait surtout à faire croire que ce prophète galiléen fut tout autre chose qu'un doux rêveur, un idéaliste à la façon de Spinoza, c'est qu'avec des mœurs douces et une parfaite sincérité, on n'a en général aucun pouvoir sur les hommes, en particulier sur des esprits aussi bor-

¹ Marc, III, 21, 31-35. Atténuations, comme souvent, chez Matthieu, XII, 46-50.

nés que Pierre et les fils de Zébédée.

Il est assez piquant de noter que, par un retour étrange des choses d'ici-bas, M. Renan aura contribué autant qu'homme du monde à faire évanouir le divin rêveur du quatrième Évangile devant le Jésus terrible et sombre du second, en établissant une fois de plus la grande supériorité de Marc, comme document historique, sur les deux autres synoptiques. Ici le savant français a montré plus de critique que Strauss, qui avait, on le sait, suivant ce qu'on nomme l'hypothèse de Griesbach, et d'accord avec Baur et son école, Hilgenfeld, Keim, etc., considéré Matthieu, non-seulement comme plus ancien que Marc, mais, avec Luc, comme la source du second Évangile ! La priorité de Marc nous paraît évidente, et « l'hypothèse de Marc » aurait ruiné définitivement « l'hypothèse de Griesbach »

si, dans ces questions d'histoire littéraire, il pouvait jamais y avoir rien de définitif. Je parle, bien entendu, de l'Évangile cano- nique « selon Marc, » non de l'écrit de Marc, l'interprète et le compagnon de Pierre, men- tionné dans un fragment célèbre de Papias, dont l'autorité considérable repose sur le témoignage direct du presbytre Jean ¹.

Ce Marc avait écrit de souvenir ce que le Christ avait dit et ce qu'il avait fait: τὰ ὑπὸ τοῦ Χριστοῦ ἢ λεχθέντα ἢ πραχθέντα. Papias savait en outre que « Matthieu avait rédigé en langue hébraïque les sentences, τὰ λόγια (du Seigneur). » C'est sur ces deux écrits, dont l'existence est attestée par un évêque in- struit de l'Asie Mineure, vers le milieu du second siècle, que repose tout l'édifice de notre littérature évangélique.

¹ *Eus., H. E., III, 39.*

Que le recueil des sentences du Seigneur attribué à l'apôtre Matthieu ait été antérieur aux récits de Marc, lesquels d'ailleurs renfermaient aussi des paroles de Jésus, cela est plus que vraisemblable, et nous en avons dit la raison. Mais, à coup sûr, nos Évangiles canoniques de Marc et de Matthieu sont, à l'égard des écrits mentionnés sous ces noms par Papias, des productions au moins tertiaires. Remarquons d'abord qu'ils ne se donnent pas comme l'œuvre de Marc et de Matthieu, mais simplement comme rédigés « selon Marc, » « selon Matthieu : » ils ne sont rattachés que d'une manière générale aux noms vénérés de Matthieu et de Marc.

Suivant Scholten, un rédacteur inconnu avait sans doute déjà combiné le texte de la relation primitive de Marc avec un recueil de λόγια, identique ou non avec celui de Mat-

thieu, quand un autre chrétien inconnu composa à Rome notre second Évangile. M. Renan a eu le tort, selon nous, de présenter cet Évangile comme l'œuvre immédiate du compagnon de Pierre. La vivacité des souvenirs, la vérité des détails, la justesse du trait, qui assurent à ce livre une place tout à fait à part dans la littérature évangélique, s'expliquent naturellement par le caractère des documents, du proto-Marc en particulier, sur lequel a travaillé l'auteur judéo-chrétien de l'Église de Rome. Il est possible que Marc, bien qu'il n'eût « ni entendu, ni suivi lui-même le Seigneur ¹, » Papias l'atteste, ait assisté, étant enfant, à quelque épisode du drame de la Passion.

En tout cas, il connaissait personnellement ceux qui y avaient joué un rôle. Sa

¹ Οὐτε γὰρ ἤκουσε τοῦ Κυρίου οὔτε παρηκολούθησεν αὐτῷ.

relation, si l'on en croit Papias, écrite sans ordre et de souvenir, rappelait la manière dont l'apôtre Pierre avait coutume de raconter la vie de son maître¹. Le caractère judéo-chrétien de notre second Évangile s'explique aussi suffisamment par le lieu où il fut rédigé: l'Église de Rome, où le parti des judéo-chrétiens avait toujours été très-fort, avait hérité de l'esprit de l'Église de Jérusalem.

Il ne faut pas d'ailleurs exagérer les tendances judéo-chrétiennes de cet Évangile, car des savants tels que Hilgenfeld et Volkmar ont pu y voir dominer, l'un les doctrines de Pierre, l'autre celles de Paul. L'indifférence de l'auteur à l'égard du judaïsme, sa haine pour le pharisaïsme, son opposition aux principes de la théocratie juive, n'ont

¹ Cette relation pouvait avoir été écrite entre l'année 45 et l'année 58 de notre ère.

pas échappé à la critique. Avouons que, pour un disciple de Pierre, ce seraient là d'étranges façons de sentir. L'auteur de l'Évangile selon Marc était Juif de naissance ; il a écrit à Rome et pour l'Église de Rome, voilà tout ce qu'il est permis d'affirmer.

Mais M. Renan, qui admet sans preuve l'identité arbitraire du Marc de Papias et de l'auteur de l'Évangile selon Marc, ne manque pas de tomber dans le piège que lui tendait la tradition ecclésiastique, lorsqu'il s'appuie sur le passage de la prétendue Épître de Pierre (I, v, 13) pour supposer que Marc a rédigé son livret dans cette ville, où il avait suivi Pierre peu de temps après le martyre. Or, le savant critique sait mieux que personne que cette Épître, remplie d'allusions à des Épîtres de Paul, à l'Épître aux Hébreux, à l'Épître de Jacques, date

probablement de l'an 130 à 140, si bien qu'entre l'époque où elle a été écrite et celle des dernières années du règne de Néron, deux générations se sont écoulées.

CHAPITRE III

M. Renan croit encore, dans le quatrième livre des *Origines du christianisme*, comme dans les précédents, que Pierre a été à Rome. Or, Pierre n'a jamais été à Rome, ni avant, ni après Paul. Il n'y a subi aucun martyre.

Le roman ébionite et la légende catholique de Pierre ont été, en ces derniers temps, l'objet d'études approfondies. Après le grand critique de l'école de Tubingue, Christian Baur, Zeller, Schwe-

gler, R. Adelbert Lipsius, ont abordé ce problème historique avec la sûreté de leur critique et les immenses ressources de leur érudition. Le plus récent travail sur cette question : *La légende de Pierre, évêque de Rome*, a été naguère publié par M. Ed. Zeller, dans la *Deutsche Rundschau*, et traduit en français ¹.

La légende de Pierre ouvre la série des incroyables falsifications et inventions de documents sur lesquels repose la domination spirituelle et temporelle des papes : elle est l'origine de la fortune de l'Église romaine. Du moment que les évêques de

¹ *La légende de saint Pierre*. Traduit par Alfred Marchand (Paris, 1877). Il convient, en lisant ce savant opuscule, d'avoir sous les yeux l'ouvrage de Lipsius, *Die Quellen der römischen Petruslegende kritisch untersucht* (Kiel, Schweser), ouvrage à tous égards considérable, où sont rassemblés tous les faits et tous les textes sur lesquels repose l'argumentation qui met à néant, avec la légende de la primauté de l'épiscopat et du martyre de Pierre à Rome, toutes les prétentions traditionnelles de l'Église romaine.

cette Église se sont crus les successeurs d'un apôtre pour qui Jésus semblait avoir marqué quelque préférence, ils en sont arrivés à se persuader que les prétendues prérogatives de Pierre avaient été transmises aux pontifes de Rome. Jésus, dans leur conviction, avait confié à Pierre le soin de continuer son œuvre; ils devinrent donc à leur tour les vicaires du Christ, c'est-à-dire les vicaires de Dieu sur la terre.

Ce n'est que vers le milieu ou après le milieu du second siècle, que la constitution monarchique de l'Église sortit des collèges d'anciens et qu'une distinction s'établit entre l'évêque ou surveillant et le presbytre ou prêtre. « Quant à l'Église de Rome, écrit Zeller, il est certain qu'elle n'a pas eu d'évêque, au sens qu'on attachait plus tard à ce mot, avant le second siècle. »

Pierre n'a pas été évêque de Rome. S'est-

il au moins trouvé à la tête de la communauté chrétienne de cette ville, comme Paul a dirigé, pendant son séjour à Éphèse et à Corinthe, les Églises qu'il avait fondées dans ces villes? Dans les documents authentiques du Nouveau Testament, il n'est fait aucune allusion à un séjour de Pierre à Rome. Dans la première Épître, d'ailleurs non authentique, de Pierre, qui date probablement de 130 à 140, l'auteur envoie à ses lecteurs des salutations de la part des coélus de « Babylone » et de son fils Marc (I, v, 13). Babylone, on le sait, est le nom symbolique qui désigne la ville des Césars dans l'*Apocalypse* et dans les *Oracles sibyllins*. Mais Pierre n'aurait pu la nommer ainsi, car Rome ne fut appelée de ce nom que depuis la nuit d'août 64, où, en des fêtes d'un caractère expiatoire, et pour apaiser la rumeur publique, on livra aux bêtes, on

crucifia, on brûla des chrétiens en guise de torches et de flambeaux dans les magnifiques jardins que possédait Néron au delà du Tibre. Suivant la tradition chrétienne, les apôtres Pierre et Paul auraient été au nombre des victimes. Le passage de l'Épître en question ne prouve donc qu'une chose : c'est que, vers 130 à 140, on croyait dans l'Église que Pierre avait été à Rome.

Pierre n'est pas plus venu dans cette ville en même temps que Paul qu'il n'y est venu avant ou après.

Il n'est pas venu en même temps, car il ressort avec la dernière évidence des chapitres XXVII et XXVIII des *Actes des Apôtres*, — relation authentique d'un témoin oculaire, — qu'en quittant Césarée pour être transporté à Rome, Paul n'était pas accompagné de Pierre. Ajoutons

que cet apôtre n'est pas nommé par les frères et les collaborateurs de Paul dans la capitale du monde. Certes, les Épîtres aux Philippiens, aux Colossiens, à Philémon et aux Éphésiens, sont loin d'être des monuments d'une authenticité incontestable et incontesté ; mais il n'importe ici : l'auteur, quel qu'il soit, de ces Épîtres, aurait assurément nommé Pierre parmi les autres chrétiens de marque qui se trouvaient à Rome, si l'apôtre des judéo-chrétiens y eût été avec Paul.

On peut prouver d'autre part que Pierre n'y était pas venu avant Paul. L'apôtre des gentils dit aux Romains, dans l'Épître qu'il leur adresse, qu'il a souvent formé le projet de les visiter, afin de leur être utile comme « aux autres païens (I, 13). » Paul écrit même expressément aux fidèles de la communauté chrétienne de Rome

qu'il était « prêt à leur annoncer aussi l'Évangile » (I, 15). Comment comprendre ce langage si, à ce moment et depuis longtemps, Pierre avait dirigé l'Église de Rome ?

La dernière hypothèse, celle qui fait aller Pierre à Rome après Paul, ne s'appuie que sur la légende ébionite de Simon le Magicien. Comme Pierre n'était pas à Rome durant la captivité de Paul dans cette ville, on a supposé que l'apôtre des païens, après être sorti de prison, était revenu à Rome, qu'il y avait subi une longue captivité, et avait alors été mis à mort avec Pierre. Abstraction faite d'une allusion douteuse dans le canon de Muratori, rédigé entre 190 et 200, il n'est point fait mention d'une seconde captivité de Paul avant le quatrième siècle. On trouve une allusion plus évidente au martyre de Pierre au chapitre

XXI du quatrième Évangile. Mais, outre qu'il n'y est pas dit que c'est à Rome que Pierre sera crucifié, il est démontré que ce chapitre de l'Évangile de Jean est une addition qui ne provient point de l'auteur du livre.

« La plus ancienne forme de la légende du séjour de Pierre à Rome, dit Lipsius ¹, est sans contredit celle qui fait venir l'apôtre dans cette ville comme adversaire du magicien Simon. » L'opinion générale aujourd'hui, telle que la représente ce savant avec une autorité considérable, estime que « la légende de Simon le Magicien, dans sa forme primitive, doit exclusivement son origine à la haine des judéo-chrétiens contre l'apôtre des gentils. Plus on remonte aux formes les plus anciennes de la légende, plus on voit clairement qu'elle n'est, du

¹ *Die Quellen der röm. Petrussage*, p. 9.

commencement à la fin, qu'une parodie de la vie et de la doctrine de Paul. » Longtemps le judéo-christianisme antipaulinien trouva du plaisir à se représenter le triomphe de Pierre, qui, dans sa lutte acharnée contre le faux apôtre, l'avait suivi jusqu'à Rome. « Il est clair que c'est uniquement l'arrivée de l'apôtre des gentils dans cette ville qui donna occasion à la légende judéo-chrétienne de faire paraître Pierre à Rome, contre toute histoire digne de foi. La lutte des personnes n'est qu'un reflet de la lutte des partis, du judéo-christianisme contre le paulinisme. » Ainsi, c'est pour combattre et démasquer le faux apôtre, l'impie et artificieux séducteur des âmes, déjà confondu en Palestine et en Syrie, que Pierre, suivant Paul comme son ombre, arrive à Rome.

A la première classe des principaux do-

cuments de cette légende appartiennent les *Homélie*s (rédigées probablement vers 180) et les *Recognitions* de Clément, d'une date un peu plus récente : c'est un ébionite, un judéo-chrétien, un ennemi irréconciliable de Paul et de ses tendances religieuses qui a tenu la plume. Pierre est représenté ici comme l'apôtre du monde païen, et le judéo-christianisme comme la foi véritable de l'Église romaine. Paul est « l'ennemi, » le renégat sans foi, plus haï qu'on ne saurait dire ; sa vie entière, sa conversion, ses voyages, tout est parodié, bafoué, tourné à la caricature.

Mais, avant la fin et même dès la seconde moitié du second siècle, l'Église romaine, quoique le parti judéo-chrétien y ait toujours été très-fort, transforme ce roman en un sens moins scandaleux pour la conscience chrétienne. Dans les monuments catholi-

ques de la légende, Paul, devenu le compagnon et l'ami de Pierre, assiste à la défaite du magicien Simon.

L'Histoire de Pierre et de Paul, les *Prédications de Pierre et de Paul*, racontaient la rencontre des deux apôtres à Rome, les miracles qu'ils y avaient accomplis, les conversions qu'ils y avaient faites, et leur martyre. « Le premier de ces écrits, dit M. Ed. Zeller, nous a été transmis probablement dans sa substance, mais avec des additions d'un âge postérieur, sous la forme des *Acta Petri et Pauli*, document qui, dans sa rédaction actuelle, doit être reporté au moins au cinquième siècle. Il est fort probable que déjà, dans sa forme primitive, cette histoire racontait comment Paul était venu à Rome, où se trouvait déjà Pierre, engagé dans sa lutte avec le magicien Simon. Les deux apôtres avaient soutenu

une discussion contre le magicien, en présence de l'empereur Néron. Simon avait offert de prouver sa divinité en s'élevant dans les airs et en les traversant comme au vol ; mais, par l'effet de la prière de Pierre, le magicien avait fait une chute profonde. Irrité de l'issue de la lutte, Néron avait condamné à mort les deux apôtres et avait fait décapiter Paul sur la route d'Ostie, tandis que Pierre avait pris la fuite, avait été rappelé à Rome par une apparition du Christ, et avait été crucifié la tête en bas ¹. »

Ainsi, même dans la légende ainsi transformée, dans le récit de l'Église catholique, la première place, et comme le grand rôle, est réservé à Pierre, parmi les païens, dont l'évangélisation avait été bien certainement l'œuvre de Paul. Enfin, si le roman a perdu

¹ Zeller, *La légende de saint Pierre*, p. 18-19.

son caractère agressif contre Paul, on y retrouve encore les fables merveilleuses du récit ébionite, les prodiges et les miracles accomplis par Simon et par Pierre.

On le voit, l'épiscopat et le martyre de Pierre, dans la ville des Césars, est une légende. La primauté de cet apôtre est une fable. Les papes ne sont pas les successeurs de saint Pierre. Cette légende, la science démontre qu'elle repose sur la lutte imaginaire de saint Pierre avec Simon le Magicien. Ce qui n'est pas imaginaire, c'est l'antagonisme hautain, sourdement haineux chez Pierre, qui a fait d'irréconciliables adversaires des deux grands apôtres qui ont fondé le christianisme.

C'est au sein de l'Église de Rome, toujours étroitement affiliée à celle de Jérusalem, qu'est né le roman ébionite qui, faisant de Paul un renégat et un traître, l'a représenté

comme un faux prophète, comme un magicien que Pierre suit pas à pas dans le monde entier, et confond sans relâche à la face des nations. Simon, c'est-à-dire Paul, était venu à Rome; Pierre devait l'y suivre. Plus tard la tradition ecclésiastique a réconcilié l'apôtre des Juifs avec celui des païens, qui subirent ensemble le martyre. Il n'y a pas plus de vrai dans cette transformation de la légende de Pierre que dans le roman ébionite des premiers siècles de l'Église romaine.

CHAPITRE IV

Si, comme il y a lieu de l'espérer, on parvient un jour à reconstituer le proto-Marc dont parle Papias, en isolant les éléments premiers des combinaisons secondaires et tertiaires où ils se trouvent masqués dans notre second Évangile, le Jésus qui en sortira apparaîtra de plus en plus comme un thaumaturge. Les miracles sont la partie maîtresse de cet Évangile. Les guérisons merveilleuses qu'y opère le prophète juif sont entourées de mystère. Jésus défend à ceux

qui sont l'objet de ses faveurs de les révéler. Le sentiment qu'il inspire le plus autour de lui, c'est la crainte; les gens, effrayés de ses prodiges, viennent le supplier de s'éloigner de leurs frontières. Lui-même, loin de rendre la vue aux aveugles, la raison aux possédés, etc., avec la divine aisance d'un Dieu qui domine toutes les puissances du ciel et de la terre, il lutte péniblement avec la nature et s'y prend à plusieurs fois avant de la dompter.

Qu'on songe au démoniaque de Gadara, V, 1-20; à l'épileptique, IX, 14-29 (un chef-d'œuvre d'observation, que ne désavouerait pas le *Περὶ τερῆς νόσου* de la collection hippocratique); surtout à l'aveugle de Bethsaïde, VIII, 22-26. Jésus emmène celui-ci hors du bourg, lui crache dans les yeux et lui impose les mains. — Vois-tu? — Je vois marcher des hommes, répond l'aveugle, mais comme si

c'étaient des arbres. Jésus lui met une seconde fois les mains sur les yeux, et l'aveugle voit enfin. On a remarqué que le Nazaréen opère ici ses miracles au moyen de formules araméennes qui ont un air cabalistique.

Ah ! nous sommes bien loin de l'idylle de Galilée, et ce vrai frère de Jacques ne connaît ni les gais sourires, ni les doux propos, ni la grâce fine et charmante du naïf villageois que l'on sait ! « On ne saurait le nier, confesse l'auteur des *Origines du christianisme*, Jésus sort de cet Évangile, non comme le délicieux moraliste que nous aimons, mais comme un magicien terrible. » Cela ne tirerait guère à conséquence s'il en était du second Évangile canonique comme du quatrième ; mais on doit reconnaître chez Marc, au moins pour les faits, le seul document authentique de la vie de Jésus.

Au point de vue psychologique, l'Évangile de Marc est également bien supérieur aux deux autres synoptiques. Dès que l'on connaît l'état des esprits en Judée, de l'époque asmonéenne à celle de la destruction de Jérusalem par Titus, on se persuade facilement que, s'il n'avait pas accompli de miracles, Jésus n'aurait eu aucune action sur les foules. S'il n'avait fait que prêcher une morale élevée comme celle du Sermon sur la montagne, il aurait pu laisser au peuple qui fréquentait les synagogues un souvenir aussi pur que celui de Hillel; il n'aurait point laissé d'Église.

Jésus fut thaumaturge ou il ne fut rien. Aux Juifs de ce temps il fallait des miracles, comme il en faut aux catholiques de notre époque. Et, de fait, il ne se passait guère de jour qui n'eût son miracle. Le Talmud prescrit la prière que chacun doit

faire quand il lui arrive des « miracles particuliers. » D'ailleurs ce n'est pas seulement Jésus qui accomplit des prodiges : les gens de sa famille, ses disciples eurent le pouvoir d'en faire. C'est à ces divins signes que le peuple reconnaissait les prophètes et qu'il se convertissait. M. Renan, qui voudrait bien détourner les yeux de ce « Juif étroit, » a été forcé d'avouer que les guérisons miraculeuses et les exorcismes magiques au nom de Jésus furent le plus grand moyen de conversion employé par ses disciples ¹. Il cite un judéo-chrétien de Galilée, Jacob de Caphar-Schekania, qui, à l'instar de Jacques, frère

¹ I Cor., I, 22; II, 4-5; II Cor., XII, 12; I Thess., I, 5; II Thess., II, 9; *Gal.*, III, 5; Rom., XV, 18-19. S'il avait suffi de toucher la robe de Jésus pour être guéri, l'ombre seule de Pierre opérerait maintenant le même miracle. Les gens du peuple, à Jérusalem, portaient les malades sur les places et dans les rues par lesquelles devait passer l'apôtre, afin que ce prodige s'accomplît. *Actes*, v 12-16; IX, 32-35.

du Seigneur, pratiquait la médecine spirituelle, et prétendait guérir les morsures de serpent par le nom de Jésus. Bien plus, jusqu'au troisième siècle au moins, les médecins juifs eux-mêmes continuèrent à opérer des guérisons au nom de Jésus.

La croyance au miracle et au surnaturel, surtout aux guérisons merveilleuses, était alors générale dans le monde. La doctrine si fermement établie par l'auteur du traité sur *les Airs, les Eaux et les Lieux* et sur *la Maladie sacrée*, le principe hippocratique, que toutes les maladies sont naturelles, avait sombré depuis des siècles dans le naufrage de la science grecque. Combien restait-il d'hommes, à l'époque de Jésus, même parmi les plus instruits, qui fussent convaincus de la vérité de cette grande parole d'Aristote : « Rien n'arrive contrairement à la

nature ¹ ? » Toutefois on ne saurait admettre que, plus encore que les Juifs, les Romains fussent dupes de ces illusions.

Ce n'est point sans surprise qu'on a vu M. Renan citer, après tant d'autres théologiens, les miracles de Vespasien à l'appui de cette prétention, plus apologétique au fond qu'elle n'en a l'air. C'est même la seule excuse que l'historien a dû trouver à ses propres yeux, car il parle quelque part de la « gaieté sceptique » de cet excellent souverain. Bien loin d'avoir été un thaumaturge comme Jésus et les autres chefs de sectes de cette basse époque, Vespasien « repoussa d'abord avec moquerie » les deux Égyptiens superstitieux d'Alexandrie, et ce ne fut qu'après avoir pris l'avis des médecins sur la curabilité possible des maux

¹ Οὐδὲν γίνεται παρὰ φύσιν, dans le Περὶ ζώων γενεσέως, IV, IV.

dont on lui demandait la guérison qu'il se prêta, dans une vue et dans un intérêt tout politiques, à ce que sollicitaient les deux dévots de Sérapis ¹.

La différence capitale entre Jésus et Vespasien, quant à la thaumaturgie, c'est que l'un a fait des miracles malgré lui et sans y croire, tandis que l'autre y a dû croire, sous peine de n'avoir été qu'un vulgaire charlatan.

Le caractère original de l'Évangile grec, selon Matthieu, est aujourd'hui bien établi. Écrit par un judéo-chétien pour des judéo-chrétiens de Syrie qui ne savaient guère que le grec, ce livre est le chef-d'œuvre de l'agada juive du temps. Presque toutes les prétendues prophéties messianiques de la Bible hébraïque paraissent ici accomplies

¹ Suét. *Vesp.*, 7. Tacit. *Hist.* IV, 81. *Vespasianus primo irridere, adspernari.*

dans les actions et les paroles de Jésus. D'ailleurs, Marc est si peu un abrégé de Matthieu, que le texte de Matthieu suppose celui de notre Marc ou d'un proto-Marc.

C'est le même ordre, le même plan, les mêmes expressions caractéristiques. M. Renan incline à penser que notre premier Évangile canonique fut rédigé quand l'Évangile de Marc, composé à Rome, arriva en Orient. On fut frappé des lacunes de celui de Marc; on le compléta en insérant dans le texte, comme de grandes parenthèses, les recueils de λόγια du Seigneur, — le recueil qui portait le nom de Matthieu, au témoignage de Papias, et sans doute d'autres encore; enfin, on y ajouta des traditions de formation plus récente. Ces récits sont déjà des légendes pieuses à la manière de nos hagiographies. Ainsi, le vin des condamnés que l'on offre à Jésus chez Marc (XV, 23)

se change en vinaigre chez Matthieu (XXVII, 34).

Le sombre *nabi* d'Israël, le révolutionnaire farouche du second Évangile devient le bon pasteur de l'Église chrétienne, le doux maître au front pur qui bénit en souriant: c'est le Christ des Béatitudes. La glorification fanatique des *ebionim*: « Heureux les pauvres » (Luc, VI, 20), s'adoucit en un éloge des gens pieux, des « pauvres en esprit » (V, 3). « Ceux qui ont faim » deviennent « les affamés de justice. » Ce n'est pas seulement la conscience chrétienne qui est devenue plus spiritualiste; l'Église est déjà fondée, et sur la primauté de Pierre (XVI, 18; XVIII, 17). Le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont invoqués dans la formule du baptême (XXVIII, 19). « Le germe du dogme de la Trinité est ainsi déposé dans un coin de la page sacrée et deviendra fé-

cond, » a très-bien dit M. Renan. Il a bien démêlé les raisons qui portèrent les judéo-chrétiens de Syrie à attribuer ce texte à l'apôtre Matthieu, afin d'opposer au nom de Marc un nom d'une autorité encore supérieure. Il y avait bien des années que l'apôtre était mort quand notre premier Évangile fut rédigé, après la ruine de Jérusalem (70), et jamais livre ne fut aussi peu d'un témoin ¹.

Avec l'Évangile de Luc, la tâche de la critique devient plus facile. L'auteur n'est pas Juif de naissance, et il n'écrit pas pour des judéo-chrétiens. Il a eu sous les yeux le texte primitif de Marc et le recueil de Mat-

¹ Le merveilleux s'y déploie comme dans une féerie. Pierre marche avec Jésus sur le lac de Tibériade (XIV, 28); il trouve un statère dans la bouche d'un poisson (XVII, 27); la femme de Pilate voit en songe le Galiléen (XXVII, 19); quand Jésus rend l'esprit, les sépulcres s'ouvrent, les saints ressuscitent, et on les rencontre dans les rues de Jérusalem (XXVII, 51 et s.), etc. Le premier Évangile canonique raconte seul ces prodiges.

thieu, mais il n'a point connu notre Évangile selon Matthieu. Quand il se rencontre avec celui-ci, c'est que Matthieu présente un accord semblable avec Marc : il s'est presque assimilé tout le second Évangile ¹. Les discours de Jésus sont fragmentaires comme chez Marc ; ceux qui ne se trouvent pas chez Marc ne se présentent pas avec l'ordonnance qu'on rencontre chez Matthieu. Enfin les légendes de l'enfance et les généalogies, demeurées étrangères à Marc, n'ont presque rien de commun chez Luc et chez Matthieu. Un tiers du texte de Luc dérive d'Évangiles inconnus ² et de traditions orales.

Bien que l'auteur n'ait pas plus échappé que Matthieu aux contradictions et aux répétitions résultant de la disparate des docu-

¹ Excepté la partie Marc VI, 45 ; — VIII, 26, et le récit de la Passion.

² Ils étaient nombreux : Πολλοί, I, 1-2.

ments mis en œuvre, on peut presque le considérer comme un écrivain : il sait composer, il est artiste et possède un sentiment très-délicat des choses littéraires. Si le second Évangile faisait déjà songer aux Vies des saints, le troisième rappelle à certains égards les œuvres d'art des époques de réflexion : l'antique légende qu'on raconte n'est plus guère qu'une magnifique draperie jetée sur certaines idées spéculatives, sur des intérêts contemporains de parti ou d'Église.

Luc écrit en vue d'un public devenu fort étranger, s'il ne l'a pas toujours été, aux luttes atroces de Pierre et de Paul, aux haines peu dissimulées des *ébionim* de Syrie et des chrétiens helléniques, aux graves convulsions qui déchirèrent l'Église dès sa naissance et la divisèrent en deux tronçons. Ce disciple de Paul est devenu respectueux

pour Pierre, pour Jacques même. Il exalte la pauvreté comme un ébionite, mais sa religion n'a rien d'austère ni de tendu. C'est l'Évangile du pardon que cet Évangile de Luc : samaritains, publicains, pécheresses, païens de bonne volonté, brigands, tous sont sauvés par leur foi. De la Loi, plus un mot. L'aumône, la dévotion, le culte de Jésus l'ont remplacée. Surtout Luc n'est pas révolutionnaire.

M. Renan a bien montré l'esprit romain de l'auteur, son profond respect pour les centurions et pour tous les fonctionnaires romains : « La flagellation infligée par les Romains est supprimée. Par un tour habile, Luc réussit à ne pas dire que Jésus a été crucifié, insulté par les Romains (xxiv, 20). Il supprime le récit du meurtre de Jean-Baptiste par Hérode Antipas (ix, 7-9 ; cf. Marc vi, 14 s.), etc. » Le nom de Lucanus

est romain, et, au dire de M. Renan, les chapitres XXV et XXVI des *Actes* feraient croire que l'auteur eut des relations, comme Josèphe, avec Agrippa II, Bérénice et la petite coterie juive de Titus. A coup sûr, ce n'est que par conjecture qu'on peut rattacher Luc et son Évangile à la société chrétienne de Rome du temps des Flavius.

Avant de parler de cette famille impériale, où il ne paraît pas y avoir eu de chrétiens, il convient de dire quelles sont les vues actuelles de M. Renan sur le quatrième Évangile canonique, sur l'Évangile selon Jean.

CHAPITRE V

Ç'a toujours été, on le sait, le point vulnérable de l'*Histoire des origines du christianisme*. Depuis quatorze ans, l'éminent critique a beaucoup varié sur ce problème d'histoire littéraire. C'est qu'il est de ces savants de bonne foi qui, apprenant tous les jours, n'hésitent point à reconnaître dans la vérité d'hier l'erreur d'aujourd'hui, et pratiquent largement la méthode ancienne des *retractationes*. Bien qu'il ait toujours rejeté les discours du quatrième Évangile,

il avait commencé par en traiter les récits avec une faveur marquée. Cet étrange parti pris étonna tout le monde en Allemagne et en Hollande, car on s'accordait, bien avant 1863, à considérer l'Évangile johannique comme dénué de tout caractère historique.

Aujourd'hui M. Renan pense « qu'il est probable qu'aucune partie de l'Évangile qui porte le nom de Jean n'a été écrite soit par lui, soit par tel ou tel de ses disciples de son vivant. » Mais il persiste à croire que cet Évangile reproduit, au moins comme un écho, les récits que le vieil apôtre aimait à faire de la vie de son maître. Dans ces récits, ainsi que dans l'Évangile, il se donnait volontiers la première place. Sa manière de raconter la vie de Jésus était très-différente de celle de Pierre et des judéo-chrétiens de la Galilée ; mais il n'a jamais compris les théories trans-

cependantes qui commençaient à se répandre autour de lui, en Asie, sur l'identité de Jésus et du Logos.

Pourquoi, dans cette dernière hypothèse, qui nous paraît inattaquable, a-t-on mis précisément sous le nom du fils de Zébédée ces théories transcendantes? Parce que, répond M. Renan, Jean semble avoir été « prédestiné à être exploité par les auteurs de pièces supposées! » Exploité! Quelle destinée pour l'apôtre que Jésus aimait! Il paraît, en effet, que dans le monde de l'apôtre, à Éphèse, il y avait « peu de bonne foi » et beaucoup de « charlatanisme : » c'était, nous dit-on, un nid d'intrigues pieuses.

Quant à Jean, on nous le représente comme un vieillard « dont la tête était peut-être affaiblie, et qui se trouvait à la disposition de ceux qui le soignaient. » On conçoit donc qu'un disciple, avant ou après la mort de

cet apôtre en démenche, ne se soit pas fait scrupule de parler en son nom. Voilà quel est, en 1878, le sentiment de M. Renan sur l'origine du quatrième Évangile. Nous espérons que l'historien des *Origines du christianisme* n'en restera pas là; il a franchi plus de la moitié de la carrière, il ira jusqu'au terme; il rejettera tout à fait, avec la prétendue origine johannique, directe ou indirecte, de cet Évangile, la fable du séjour de l'apôtre Jean à Éphèse.

Cette fable, en effet, doit partager la fortune du livre qui lui a donné naissance. On la voit naître et grandir quand, à l'époque de Polycrate et d'Irénée, l'authenticité apostolique de l'Évangile sorti d'Éphèse est reçue de toute la chrétienté. On commence à parler d'un apôtre qui avait survécu de longs jours dans cette métropole de l'Asie. Jusque-là, aucune trace de cette légende. Ni

Justin, dans sa dispute à Éphèse ¹ avec le Juif Tryphon, ni l'Épître dite de Polycarpe, ni les Épîtres pseudo-ignatiennes, ni Hégésippe, ni Papias, ni aucun personnage de l'Église d'Asie, soit contemporain, soit du deuxième siècle, ne disent un seul mot du séjour de l'apôtre Jean à Éphèse. Papias, ὁ ἀρχαῖος ἀνὴρ, si diligent à recueillir de la bouche des anciens les traditions apostoliques, en particulier celles de l'Église d'Éphèse, n'a pas connu d'apôtre Jean en Asie Mineure.

Bien plus, George Hamartolos lisait encore au neuvième siècle, dans l'œuvre du vieil évêque d'Hiérapolis, en Phrygie, que le fils de Zébédée avait été tué par les Juifs, — partant en Palestine, non à Ephèse : Παπίας ἐν τῷ δευτέρῳ λόγῳ τῶν κυριακῶν λογίων φάσκει ὅτι ὑπὸ Ἰουδαίων ἀνηρέθη.

C'est environ un siècle après l'événement

¹ Eus. *H. E.*, IV, 18.

qu'on rencontre la tradition du séjour de Jean à Éphèse. Comme Pierre à Rome, Jean ne serait venu en Asie qu'après Paul. M. Renan a même admis, dans l'*Antechrist*, que Jean était venu à Rome, et, plus heureux que Pierre, avait échappé à la prétendue persécution de Néron contre les chrétiens.

En d'autres termes, et conformément à une tradition d'après laquelle Jean aurait été plongé dans l'huile bouillante, vers l'endroit où exista plus tard la porte Latine, l'apôtre aurait été imprégné d'huile ou de quelque autre substance inflammable, pour servir, lui aussi, comme les autres chrétiens, de flambeau vivant. Soit oubli, soit négligence, les allumeurs de la fête de nuit auraient omis de faire flamber cette torche, et le Galiléen aurait été sauvé ! Ce roman comique eût bien amusé Néron, qui, sans doute, n'a jamais entendu parler de Jésus.

Je répète que ç'a été simplement pour apaiser la rumeur publique que ce César a livré les chrétiens aux supplices dans des fêtes d'un caractère expiatoire. Les uns, couverts de peaux de bêtes fauves, périrent dans l'arène, déchirés par des chiens ; d'autres furent mis en croix ; d'autres, enfin, revêtus de tuniques trempées dans l'huile, la poix ou la résine, servirent à l'illumination des jardins. La rumeur qui accusait les chrétiens de l'incendie de Rome n'était pas dénuée de toute apparence. A l'égard de Rome, les Juifs et les chrétiens étaient des « incendiaires de désir. » En fait, on n'a aucune preuve que cet incendie ait été allumé par des chrétiens ou par des païens. Les supplices des chrétiens, il faut bien le reconnaître, furent ceux qu'on infligeait d'ordinaire, en pareille occurrence, aux personnes de cet état. Presque tous les chré-

tiens arrêtés étaient des *humiliores*, ou gens de rien. Les lois romaines voulaient qu'ils fussent livrés aux bêtes ou brûlés vifs. On ne tranchait la tête qu'aux *honestiores*. Les chrétiens étant accusés d'avoir brûlé Rome, on les brûla vifs comme incendiaires : c'est ce qu'on appelait la *tunica molesta*.

Le plus exact et le plus grave des historiens romains, Suétone et Tacite, n'ont pas une parole de blâme pour les supplices infligés aux chrétiens en cette circonstance. Ils les rangent, au contraire, parmi les mesures louables du règne de Néron. Suétone dit simplement que les chrétiens, « espèce d'hommes infectés de superstitions nouvelles et dangereuses, » furent livrés aux supplices (Néron, 16). Tacite rapporte que le César fit souffrir les tortures les plus raffinées « à une classe d'hommes détestés pour leurs abominations et que le vulgaire

appelait chrétiens. Ce nom, continue Tacite, leur vient de Christ, qui, sous Tibère, fut livré au supplice par le procureur Pontius Pilatus. Réprimée un instant, cette exécrable superstition se débordait de nouveau, non-seulement dans la Judée, où le fléau avait sa source, mais dans Rome même, où tout ce que le monde enferme d'infamies et d'horreurs afflue et trouve des partisans. On saisit d'abord ceux qui avouaient leur secte; et, sur leurs révélations, une grande multitude d'autres (*multitudo ingens*), qui furent bien moins convaincus d'incendie que de haine pour le genre humain ¹. »

Odium humani generis : ce mot terrible de Tacite résume admirablement l'opinion commune des anciens sur les Juifs et les chrétiens. Quelle idée, en effet, pouvaient

¹ *Ann.*, XV, 44.

avoir de pareilles gens, je ne dis pas un philosophe comme Sénèque, un fin lettré comme Pétrone, un savant comme Pline l'Ancien, mais un homme instruit ou simplement cultivé? Comment un Romain capable de goûter Cicéron ou Horace aurait-il pu voir autre chose que des fanatiques de la pire espèce dans ces gens mélancoliques et sombres, étrangers à toute politesse et à toute élégance, parlant un mauvais grec, jetant à la dérobée des regards haineux sur tout ce qui les entourait, sur les spectacles, sur les pompes des temples et les triomphes des armées; se rassemblant en de secrets conventicules pour jeter l'anathème sur cette société dont ils n'étaient que d'inutiles parasites, et pour se répéter à satiété, avec un entêtement ridicule, que Satan était le roi du monde, que Jésus allait bientôt venir, et que, pendant mille ans, il régnerait à

Jérusalem sur les ruines de l'empire romain ! Quoi qu'ils fissent, les païens ne pouvaient guère s'empêcher de rire de toutes ces imaginations grotesques. Si les magistrats tenaient ces sectaires pour de dangereux ennemis de l'État, partant les décimaient ou les déportaient, les bons bourgeois de Pouzzoles ou de Rome se contentaient de couvrir de caricatures peu édifiantes les murs des lieux où se réunissaient les confrères, et à représenter leur dieu Jésus sous la forme d'un dieu à tête d'âne.

L'exil de Jean à Pathmos est une autre fable, née d'une interprétation erronée d'un passage de l'*Apocalypse* (I, 9). Eusèbe, qui croit sans y croire que l'*Apocalypse* est de l'apôtre, ne manque pas de parler, au quatrième siècle, après Irénée et Clément d'Alexandrie, de cet exil de l'Évangéliste à Pathmos ; seulement il le place vers la

fin du règne de Domitien. Or, s'il est un livre du Nouveau Testament qui soit daté avec une certitude absolue, c'est l'*Apocalypse*, écrit sous Galba, deux ans avant la destruction de Jérusalem, laquelle eut lieu en 70. Voilà un exemple de la sûreté d'information qui distingue les historiens de l'Église.

La légende du séjour de l'apôtre Jean à Ephèse forme le pendant de celle du martyr de saint Pierre à Rome. Polycrate et Irénée témoignent que Polycarpe avait invoqué l'autorité de Jean, « le disciple du Seigneur, » ainsi que celle des « autres apôtres, » touchant l'époque de la célébration de la Pâque. Mais, comme l'ont très-bien vu Keim, Wittichen, Holtzmann, Scholten, le maître de Polycarpe a fort bien pu être un « disciple du Seigneur » du nom de Jean, sans avoir été l'apôtre. Polycarpe avait été

en rapport avec un Jean qui avait connu personnellement le Seigneur, voilà tout ce qui ressort des lointains souvenirs de jeunesse d'Irénée.

L'évêque de Lyon nomme d'ordinaire le Jean de Polycarpe tout à fait comme Papias nomme celui qu'il avait vu et entendu : ὁ τοῦ Κυρίου μαθητής. Il n'est pas douteux qu'Irénée et Polycrate aient tenu ce Jean pour l'apôtre, car le premier au moins n'en connaissait qu'un seul qui avait enseigné à Éphèse comme successeur de Paul, écrit l'*Apocalypse* et l'Évangile, et était mort dans un grand âge, sous Trajan. Mais il y avait encore en Asie Mineure, comme l'atteste Papias, un autre Jean, *Presbyteros Joannes*, qui passait, aux yeux de la seconde génération chrétienne, pour un « disciple du Seigneur, » et qui finit par être mis au rang des apôtres. Ainsi s'explique la con-

fusion commise par Polycrate et par Irénée.

Qu'on songe que, dans la tradition, il y avait deux Jean, deux judéo-chrétiens, qui, venus également très-âgés en Asie Mineure, y seraient morts vers cent ans, et auraient été enterrés à Éphèse, ainsi que l'attestent leurs tombeaux ! Le nom, l'âge, l'époque, les lieux, les actions, les doctrines mêmes de ces Sosies seraient identiques ! Ajoutez que les souvenirs de jeunesse d'Irénée relatifs à Polycarpe s'étaient si affaiblis avec les années, que, dans l'épître à Florinus, peut-être authentique, il parle de Jean comme s'il avait été l'auteur de l'Évangile du Logos.

Or, Polycarpe, dont Irénée essaie de se rappeler les entretiens, ne connaissait pas le quatrième Évangile ; il n'a donc pu tenir le langage qu'on lui prête. On a ici la preuve que les souvenirs anciens et les souvenirs

récents de l'évêque se confondaient étrangement. En somme, le Jean qu'Irénée nous présente comme millénaire est identique, non-seulement avec celui de Papias, qui nous est dépeint sous les mêmes couleurs, mais avec celui de l'*Apocalypse*. On sait les efforts que firent, dès le troisième siècle, une partie des Pères de l'Église grecque pour attribuer l'*Apocalypse* au presbytre Jean. L'examen critique et philologique auquel Denys d'Alexandrie soumit ce texte, qu'il compare à celui du quatrième Évangile canonique, est un modèle de bonne discussion savante.

Ce presbytre Jean, né peut-être vers l'an 20, aurait encore « pu voir le Seigneur, » dont la mort arriva au plus tôt en 35. C'est lui, et non pas le fils de Zébédée, qui, après l'apostolat de Paul en Asie, y aurait répandu les doctrines judéo-chrétiennes, en par-

ticulier celles des millénaires, qui font de l'*Apocalypse* un livre bien plus juif que chrétien, « le livre par excellence de l'orgueil juif. »

Plus tard, l'Église, qui, comme toutes les institutions humaines, et sous peine de périr, dut concilier dans son sein des doctrines contraires, oublia, en Asie comme à Rome, les luttes intestines des chrétiens helléniques avec les judéo-chrétiens. Après avoir concilié les doctrines, elle réconcilia les apôtres, elle plaça Jean à côté de Paul en Asie, comme elle avait réuni Pierre et Paul dans la ville éternelle.

CHAPITRE VI

Un large esprit de conciliation et de pacification universelles paraît, dès la fin du premier siècle, dans l'Épître dite de Clément Romain à l'Église de Corinthe. Ce document, dont l'antiquité n'est pas douteuse, quel qu'en soit d'ailleurs l'auteur, respire déjà l'onction sublime et la souveraine majesté des pontifes romains.

Avec les siècles, ces grandes phrases au cours lent et monotone passeront sans même attirer l'attention des peuples, ces

perpétuelles hyperboles de langage ne toucheront plus personne, et les bénédictions apostoliques elles-mêmes feront songer aux banales formules de chancellerie. Mais, au premier siècle, l'Épître de Clément est caractéristique ; elle témoigne de l'oubli où étaient déjà en partie tombées les discordes intestines des premiers chrétiens ; elle atteste qu'en Occident, le génie de Pierre et des judéo-chrétiens de Jérusalem a vaincu, en l'absorbant, le génie de Paul ; que l'autorité l'a emporté sur la liberté, la hiérarchie sur la grâce. La primauté de l'Église de Rome a commencé, et c'est bien un vrai chef d'Église qui parle ! Il y a encore des Églises, mais l'Église est faite.

Quant à l'auteur de ce beau monument ecclésiastique, qu'on peut dater avec vraisemblance de l'an 97 environ, M. Renan ne

croit pas, contrairement à l'opinion que Zeller et quelques autres critiques estiment probable, qu'il soit le même que le Titus Flavius Clemens, cousin germain de Domitien, qui épousa une petite-fille de Vespasien, Flavia Domitilla. On sait qu'immédiatement après son consulat, en l'an 96, et sur l'ordre même de Domitien, Flavius Clemens fut accusé d'athéisme, et mis à mort avec d'autres personnes qui « avaient adopté les mœurs juives ¹. » La raison principale qui s'oppose à cette hypothèse, selon le critique français, c'est que l'Épître est beaucoup trop juive pour être l'œuvre d'un vrai Romain, de Flavius Clemens.

Il y a plus, l'auteur lui semble d'origine juive ! Est-ce parce qu'il est familier avec la Bible ? Mais il n'est point hébraïsant. Il

¹ Dion Cassius, LXVII, 14. Τὰ τοῖν Ἰουδαίων ἔθη.

possède des notions de cosmographie et d'histoire qu'on s'étonnerait de rencontrer à cette époque chez un fils d'Israël, fût-il converti. Enfin le ton de l'Épître, la grande allure de l'écrivain, ces longues périodes à la manière classique, tout paraît indiquer un homme de notre race. Mais aussi bien ce problème d'histoire littéraire n'est pas de ceux dont la solution importe beaucoup. Personne ne croit au fond que l'Épître ait été écrite par Clément ; tout le monde est d'accord pour y voir une œuvre collective de l'Église romaine du premier siècle. Le nom du personnage à qui l'Épître fut attribuée devait porter le poids de toute une littérature apocryphe, la littérature clémentine.

A coup sûr, ce fut un personnage de marque, un vrai chrétien de Rome, c'est-à-dire plus Juif que chrétien, sans doute quelque

episcopus de l'Église romaine. Quant au fils de Flavius Sabinus, il me semble aussi impossible qu'à M. Renan d'en faire un chrétien. Ni Suétone, ni Dion Cassius, n'impliquent rien qui dépasse le judaïsme. Si un neveu de Vespasien avait été chrétien, on ne s'expliquerait pas le silence d'Eusèbe, de Jérôme, de Tertullien sur un événement aussi considérable. Je ne comprends donc pas bien pourquoi M. Renan admet, comme « un fait qui paraît incontestable, » qu'il y eut des chrétiens dans la famille flavienne. Des chrétiens, il n'y en eut pas. La société intime de Flavius Clemens et de Flavia Domitilla était sans doute, comme celle de Titus, plutôt favorable que défavorable aux chrétiens. Ce n'étaient pas seulement des Juifs comme Josèphe, Hérode, Agrippa, Bérénice, qui montraient de la bienveillance aux disciples du Nazaréen. Les prosé-

lytes, ceux qui, sans être Juifs ni chrétiens, observaient les préceptes *noachiques*, le sabbat, bref, « menaient la vie juive, » ne laissaient point de voir des frères dans les chrétiens. Tels furent sans doute Flavius Clemens et Flavia Domitilla.

Domitien ne persécuta donc pas le christianisme en leurs personnes; il est même certain que la religion ne fut qu'un prétexte, et que la politique seule a fait périr l'un et exiler l'autre. Mais il fallait des victimes pour ces fameuses persécutions de Domitien, qui n'ont jamais existé que dans l'imagination des écrivains ecclésiastiques, et auxquelles l'auteur des *Origines du christianisme* a paru ajouter foi.

La peinture des mœurs romaines, l'histoire des différentes familles impériales, les portraits des Césars des deux premiers siècles, occupent une grande place dans

l'œuvre de M. Renan. Les chapitres consacrés à cette matière ont été les plus admirés ; on les lira toujours avec fruit. Ce ne sont pas seulement des modèles de style historique ; l'auteur a pénétré plus avant que ses devanciers dans l'âme des Césars. On connaît bien des tableaux de l'état du monde romain à cette époque ; il n'en existe point de plus vrai. Dans l'antiquité comme de nos jours, les Césars n'ont guère eu pour historiens que des détracteurs ou des flatteurs. Le temps ne semble pas encore venu d'écrire leur histoire *sine ira et studio*, comme se le proposait Tacite, lequel y a moins réussi que personne. Le grand mérite de M. Renan consiste précisément à s'être tenu aussi éloigné de la haine que de la faveur, du moins dans les premiers livres des *Origines*, et cela parce qu'il a mieux compris que personne, après Mommsen

toutefois, l'essence du principat, la nécessité, partant la légitimité de cette institution politique, qui s'était imposée au monde comme une condition de paix.

Avec les Juifs et les chrétiens, dont nous allons parler, les Jules et les Flavius n'eurent guère de pires ennemis que les philosophes. On estime parfois que c'est un grand honneur pour la philosophie d'avoir été persécutée de compagnie avec le christianisme. Voilà de ces grandes phrases qu'on devrait laisser chez Tertullien et chez les autres apologistes chrétiens. D'abord, il ne faut point se lasser de le répéter, ni Néron, ni Domitien, qui, comme Vespasien, bannirent les philosophes, n'ont officiellement persécuté le christianisme. On ne persécuta pas davantage les savants et les philosophes qui ne s'occupaient que de science et de philosophie.

M. Renan était bien inspiré lorsque, dans *les Apôtres*, il rappelait qu'en fait de liberté de penser, l'esprit romain avait continué les traditions libérales des royautés sorties de la conquête macédonienne, des Attales, des Ptolémées. « Dans le recueil des lois romaines antérieures à Constantin, écrivait-il, pas un acte contre la liberté de penser; dans l'histoire des empereurs, pas un procès de doctrine abstraite. »

Voilà la vérité. Quant à la gent qui portait la besace, le manteau et le bâton, on sait si ces « moines séculiers » avaient le goût de la science et des spéculations abstraites. Quand ce n'étaient pas de vulgaires charlatans ou d'hypocrites directeurs de consciences, des exploiters de testaments ou des parasites de grande maison, ces cyniques et ces stoïciens bâtards étaient des démagogues rogues et mal élevés, des démo-

crates turbulents, d'irréconciliables ennemis de la société romaine. Tibère eut déjà cette engeance en aversion ; Vespasien se vit forcé de sévir contre elle comme Néron et Domitien. Bien qu'il lui répugnât d'ôter la vie à ces chiens qui aboyaient après lui ¹, il fut contraint, lui si honnête et si modéré, de faire périr Helvidius Priscus, le digne gendre de Thraséa.

Suétone et Dion témoignent de l'insolence effrénée de ce fou dangereux qui ameutait la plèbe contre l'empereur. Domitien, à son tour, dut mettre à mort le fils de cet Helvidius, et Rusticus Arulénus et Hérennius Sénécion, et Maternus, tous beaux esprits de l'opposition, passés maîtres dans l'art d'aiguiser les allusions politiques, célébrant sur tous les tons Brutus, Thraséa,

¹ Suét., *Vesp.*, 13.

Helvidius Priscus, un peu pour faire pièce au tyran, mais surtout pour réussir auprès du public et « enlever les applaudissements d'un auditoire. » *Hinc ingentes existere assensus, hinc in ipsis auditoriis præcipue laudari, et mox omnium sermonibus ferri* ¹.

Qu'avaient de commun avec la philosophie ces spirituels et brillants orateurs, affamés de popularité, désireux avant tout de montrer du talent? Pour réussir auprès de la bourgeoisie frondeuse, ils devaient être superficiels et frivoles. Ces philosophes à la mode, qu'on allait entendre comme on fait un acteur en renom, avaient inventé, à l'usage des gens du bel air, le genre fade et prétentieux de la conférence oratoire. Caton, Brutus, la liberté, voilà des mots qui dispensaient de raisons : le public applaudissait

¹ Tacit., *Dial. de orat.*, 10.

comme il applaudit encore de nos jours. Voilà toute la philosophie des gens du monde. C'est cette mesquine opposition de rhéteurs qu'on a appelée la noble lutte des philosophes contre Néron et Domitien !

Comme s'il n'était pas manifeste que c'était folie de rêver de démocraties vertueuses, en des temps qui ne comportaient que le pouvoir absolu d'un seul, et qu'en réprimant l'esprit de rébellion chez quelques-uns, les Césars n'avaient fait que se défendre eux-mêmes et protéger l'empire ! Ce sont donc de bien grands mots que ceux de supplices et de martyrs appliqués à l'exil ou à la mort de ces sortes d'esprits mal équilibrés, romantiques, déclamatoires et faux, qui plaisaient à la foule par ce qu'ils avaient de paradoxal, et qui l'ont souvent égarée. En tout cas, ce serait une singulière imagination que de montrer

les martyrs chrétiens allant à la gloire en compagnie de conférenciers séditieux !

Dans les *Évangiles*, plus encore que dans l'*Antechrist*, M. Renan a quelquefois sacrifié à ces faux dieux du vulgaire que Bacon a si bien nommés *idola fori*. Après être convenu que le principe « cosmopolite et révolutionnaire » du christianisme était un danger pour la religion, pour les lois et les mœurs de l'empire, si bien que, aux yeux d'un Romain, passer à un culte étranger, c'était trahir la patrie, M. Renan s'est élevé avec violence contre ce qu'il appelle la méchanceté de Domitien, qui a puni quelques-uns de ses compatriotes coupables d'avoir embrassé les mœurs juives.

Flavius Clemens, nous l'avons dit, fut en effet accusé d'impiété. Encore avoue-t-on que les soupçons qui poussèrent l'empereur à faire périr son cousin germain étaient

assurément politiques. Domitien avait d'ailleurs choisi pour ses successeurs les fils de ce prosélyte, aussi méprisé des vrais Romains que l'avait été son père, Flavius Sabinus. Mais, à Rome aussi bien qu'en Orient, ç'a toujours été une des conditions les plus funestes du pouvoir absolu, obligé de se défendre et de se fonder chaque jour, que d'immoler d'abord les divers membres de la famille impériale, puis les chefs des grandes familles de l'État, les capitaines heureux et les favoris du peuple, en un mot, tous ceux qui seraient susceptibles de régner ou de servir de chefs à l'émeute. Il est permis de déplorer ces sortes de sacrifices humains, qui n'ensanglantèrent guère que le palais de la ville du despote.

Mais si, loin de l'œil ombrageux de César, le reste du monde vit dans la paix et l'abondance; si le principat, avec tous ses défauts,

était encore le meilleur, le seul gouvernement possible, étant donné un certain état de civilisation, à quoi bon rééditer les anciennes déclamations des rhéteurs contre les tyrans? Or, Néron lui-même, après Auguste, put se vanter d'avoir encore une fois donné la paix à l'univers. Sur des médailles qui nous restent de son règne, on voit souvent le temple de Janus fermé et orné au dehors de guirlandes de fleurs ¹. Domitien savait sans doute mieux que nos érudits ce qu'exigeait le soin de sa sûreté. Il se plaignait, dans ces paroles empreintes d'une amère mélancolie, qu'on ne crût les princes sur les complots de leurs ennemis que lorsqu'ils en avaient péri victimes : *Conditionem principum miserrimam dicebat, quibus de conjuratione comperta non crederetur, nisi*

¹ Preller, *Römische Mythologie* (Berlin, 1865), p. 156.

occisis ¹. Veut-on savoir quels fruits portait la clémence de César ?

Domitien se contenta de reléguer Flavia Domitilla, l'épouse de son parent, accusée comme lui de judaïsme, dans l'île de Pandatérie. Cette clémence inopportune lui coûta la vie. Domitilla et les gens de Flavius Clemens entrèrent dans la conjuration contre Domitien. Ce fut un affranchi, un intendant de ses biens, doublé d'un malhonnête homme, Stephanus, qui lui porta par ruse le premier coup de poignard. Si ce nom de Stephanus va bien à un chrétien, comme l'a noté un historien, ce lâche assassinat n'y convient guère. Quoi qu'il en soit, voilà comment avait opéré sur Flavius Clemens et sur les siens le « charme des idées judéo-chrétiennes, » voilà le résultat du « culte

¹ Suét., *Domit.*, 20.

épuré, » de la « morale honnête » de ces Juifs de Rome, dont les croyances, nous dit-on, « montraient le ciel pur d'un royaume idéal ! » Et l'on s'étonne qu'un Tibère, qui se connaissait en hommes, ait fait transporter en Sardaigne quatre mille de ces misérables Orientaux, et que Domitien, qui ne sévit avec sévérité que contre les Romains accusés de prosélytisme, ait poursuivi avec rigueur l'impôt sur les Juifs ! Les vaincus de Titus ne devaient-ils pas la capitation à Jupiter Capitolin ¹, et, dès qu'il s'agissait du *fiscus judaicus*, tous les circoncis ne devenaient-ils pas incirconcis ² ? De là la nécessité des visites corporelles.

Je n'examine pas, au reste, si l'on fit bien d'étendre ce tribut aux Romains qui pratiquaient seulement les « mœurs juives, » la

¹ Dion Cassius, LXVI, 7.

² Suét., *Domit.*, 12.

« vie juive, » comme on disait, aux *impro-fessi*. Une autre mesure excellente interdit, sous les peines les plus sévères, la circoncision des non-Juifs. Il est donc impossible d'entendre ce qu'a voulu dire M. Renan en parlant de « l'effroyable rage de meurtre que Domitien montra contre tout ce qui tenait au monde juif. » Encore une fois, Domitien a puni des prosélytes romains, coupables, aux yeux de tout bon citoyen, d'être traîtres à la patrie : pas plus que ses prédécesseurs, il n'a persécuté officiellement le judaïsme. Quand, sur le bruit qu'il existait encore des descendants de l'antique race royale de Jérusalem, il fit venir de Batanée à Rome les petits-fils de Jude, frère de Jésus, l'empereur interrogea ces hommes simples et les renvoya sans leur faire aucun mal.

Voltaire raconte très-bien cette entrevue.

« Hégésippe, cité par Eusèbe ¹, dit que deux des petits-fils de saint Jude furent déférés à l'empereur Domitien comme descendants de David et ayant un droit incontestable au trône de Jérusalem. Domitien, craignant qu'ils ne se servissent de ce droit, les interrogea lui-même : ils exposèrent leur généalogie ; l'empereur leur demanda quelle était leur fortune ; ils répondirent qu'ils possédaient trente-neuf arpents de terre, lesquels payaient tribut, et qu'ils travaillaient pour vivre. L'empereur leur demanda quand arriverait le royaume de Jésus-Christ : ils dirent que ce serait à la fin du monde. Après quoi Domitien les laissa aller en paix, ce qui prouverait qu'il n'était pas persécuteur. »

La conduite des Romains à l'égard des

¹ Eus., *H. E.*, III, 20.

Juifs fut d'autant plus méritoire qu'aucune nation vaincue ne se déchaîna plus souvent et avec plus de rage contre les vainqueurs. On le vit bien, dans les guerres de Judée, et surtout dans ce siège de Jérusalem, où Vespasien et Titus durent écraser des milliers d'ennemis devenus sourds et insensibles, fermés à toute espèce de raison, n'ayant plus de l'homme qu'un masque convulsionné, hagard, hideusement contracté par la haine. Tous ces forcenés firent du temple un repaire de brigands, disons mieux, une tanière de hyènes et de chacals. Les horribles massacres de la Cyrénaïque, de l'Égypte, de Chypre, qui eurent lieu sous Trajan, au commencement du deuxième siècle, achevèrent de perdre Israël dans l'opinion du monde entier. Israël se faisait cannibale. Point d'année qui ne vît naître quelque haineuse prédiction contre Rome;

l'auteur de l'*Apocalypse* avait appliqué à Rome toutes les déclamations des anciens prophètes contre Tyr et Babylone ; les faiseurs d'apocalypses ne songeaient qu'au « jour d'Edom. » « Toujours à l'affût des moments de faiblesse de l'empire, le parti juif, à chaque point noir à l'horizon, poussait d'avance des cris de triomphe et applaudissait par anticipation. L'espérance d'un empire juif, succédant à l'empire romain, remplissait encore ces âmes brûlantes. » C'a été la destinée d'Israël de maudire tous les grands États profanes où, dans le cours des âges, s'est développée la civilisation.

Les Juifs de Palestine, la judiciaire brouillée par toutes sortes de visions messianiques, furent pendant près de cinq cents ans en proie à une véritable manie aiguë qui finit par les tuer comme nation. Ce

n'est pas sans raison que l'on compte le manque d'esprit politique, — je parle de la grande politique, — parmi les caractères négatifs qui distinguent les races sémitiques des races aryennes. Les Juifs de Palestine furent à cet égard au-dessous de tout ce qu'on peut imaginer. En vain le monde entier était devenu romain : ils ne voulurent rien voir ni rien entendre et prétendirent rester Juifs. Pour comprendre une telle prétention, il faut songer à l'énorme fermentation des esprits dans toute la Judée depuis l'époque des Makkabées. Il y a dans l'histoire plus d'un exemple de ce genre de délire qui sévit comme une épidémie parmi tout un peuple et le décime.

Résister à la domination romaine n'était pas seulement une folie, c'était un crime de lèse-civilisation. En effet, le moyen de mettre en balance l'anarchie séculaire, le

défaut absolu de haute culture, et toutes les superstitions du peuple juif, avec « l'immense majesté de la paix romaine, » comme dit Pline, avec la civilisation, la science et les doctrines du monde gréco-romain ? Tous ces rabbis à demi idiots, tous ces pharisiens fanatiques, qui allaient offrir à leur antique divinité de sang, à leur Jahweh spiritualisé, un peuple entier en hécatombe, poussaient plus loin qu'on ne saurait l'imaginer la haine de la langue grecque et de la culture hellénique.

Ces sémites le prenaient de haut avec nos pères, dompteurs de monstres, et osaient jeter un défi à l'Occident. Jérusalem se prenait pour Carthage. Elle eut le même sort, sans avoir jamais eu la gloire d'inquiéter Rome comme la patrie d'Hannibal. A Carthage, ainsi qu'à Jérusalem, ce sont des sémites que les légions romaines écrasèrent

comme l'hydre. Titus, l'an 70 de notre ère, rasa le temple du dieu des Juifs, devenu la Divinité suprême des chrétiens. Sous Adrien, une nouvelle révolte de tous points insensée, d'autant plus terrible, excitée par le rabbin Akiba, conduite par un prétendu messie, Bar-Kosiba, fut étouffée dans des flots de sang par Julius Severus. Cette fois la charrue passa sur l'emplacement du temple. Ce fut là, après le triomphe de Titus, la plus éclatante victoire de la civilisation sur la théocratie.

Lorsque Titus monta au Capitole, il fit traîner derrière son char triomphal et montra à la Ville et au monde, entre autres dépouilles du temple de Jérusalem, la table d'or, le chandelier à sept branches, les voiles de pourpre du Saint des Saints, et le livre de la Loi. La Bible juive, la Thora de Jahweh vaincue, lacérée, captive, enchaî-

née, quel triomphe pour le monde antique et pour notre race aryenne !

Les Juifs n'étaient pas seulement des ennemis publics de l'empire : ils étaient une peste pour la société. La société se défendait parfois contre ces hommes d'une autre race, qui réclamaient tous les droits sans se croire tenus à aucun devoir. Israël fut toujours persuadé (tant ses docteurs le lui ont répété!) que Dieu fait travailler le reste du monde pour lui. Ajoutez que le vrai Juif était « étranger à tous nos instincts d'honneur, de fierté, de gloire, de délicatesse et d'art ¹, » si bien que quelque chose d'odieux et de ridicule était attaché au nom de *Ju-dæus*, ainsi qu'on le voit chez tous les écrivains classiques de l'antiquité. Il doit exister une raison explicative de cette antipathie

¹ *L'Antechrist*, p. 252.

générale. M. Renan, qui, malgré la sévérité de quelques-uns de ses jugements sur Israël, a conservé un fond de tendresse pour le peuple de Dieu, est bien forcé d'en convenir. « Quand toutes les nations et tous les siècles vous ont persécuté, il faut bien qu'il y ait à cela quelque motif. » Certes, ce motif n'était pas religieux. Si l'on excepte quelques pieux Israélites qui, dans des conjonctures bien rares, avaient refusé de sacrifier aux idoles et à l'image de l'empereur, jamais le judaïsme n'avait été persécuté comme religion.

Il n'en fut pas de même du christianisme, du moins à partir de Trajan. Jusque-là, quand on sévit contre les chrétiens, on voulut surtout anéantir une secte dangereuse pour l'État, « une espèce d'hommes infectés de superstitions nouvelles et dangereuses, » dit Suétone, qui, comme Tacite, approuve

corni d'un judéo-chrétien de Jérusalem ou de Rome ne pouvait concevoir.

Voici quel était l'idéal bizarre de ces chrétiens de vieille roche, tel qu'il nous est connu par l'*Apocalypse*, véritable centon composé avec des fragments de Daniel, d'Ézéchiël et des deux Isaïe :

Les temps sont proches. Jésus ou le Messie va venir régner sur le monde. Les martyrs, ceux qui sont morts pour leur foi en Christ, ressusciteront, et, pendant mille ans, domineront sur les nations avec Christ pour roi, dans un paradis situé sur la terre. Rome détruite, il n'y aura plus d'Etat profane ni de César. C'est à Jérusalem que les peuples viendront adorer le Messie. Les mille ans accomplis, le démon sera délivré de sa prison pour quelque temps ; le mal recommencera sur la terre. Après une nouvelle victoire sur Satan, aura lieu enfin la résurrec-

tion, non plus partielle, mais générale. Tous ceux dont le nom est écrit au livre de vie jouiront, pendant des siècles de siècles, d'une félicité infinie sur la terre et sous les cieux rajeunis ¹. Au milieu de la Jérusalem nouvelle, sur un trône, le Père et l'Agneau. Les damnés seront précipités dans l'étang de feu.

Cette conception naïve des destinées de notre espèce est le dernier mot de la sagesse juive et chrétienne au premier siècle.

Quant à Domitien, il est impossible, en dehors des vagues allégations des écrivains ecclésiastiques, de citer un seul texte classique relatif à des persécutions contre les chrétiens. Les apologistes sont de faux

¹ Jusque dans le royaume de Dieu, l'inégalité absolue des Juifs et des païens subsistait; car, dans l'*Apocalypse* (XXII, 2), tandis que les douze tribus d'Israël mangent des fruits de l'Arbre de vie, les gentils doivent se contenter d'une décoction médicinale de ses feuilles,

Néron d'avoir livré aux supplices ces « hommes détestés pour leurs abominations : » *per flagitia invisos*. Ce fut pour apaiser, en même temps que les dieux, la rumeur publique, qui les accusait d'avoir allumé l'incendie de Rome, que Néron, à titre de *piaculum*, fit immoler un certain nombre de ces victimes expiatoires. Qu'on songe aux astrologues, aux dévots d'Isis et de Sérapis, à toutes les superstitions de la terre, qui affluaient à Rome comme dans un égout.

De temps en temps, la sûreté de l'État exigeait qu'on bannît en masse ou, comme sous Tibère, qu'on déportât dans quelques contrées au climat meurtrier ces dangereux parasites de la capitale du monde romain. Pour les contemporains de Néron et de Domitien, les chrétiens étaient une de ces pestes de la société, une société secrète rêvant le renversement de l'empire: voilà tout.

Pas plus que les Juifs, les chrétiens de ce temps ne pouvaient supporter l'idée d'une domination purement civile. Ce monde étant pour eux le royaume du prince des ténèbres, ils voyaient dans tout fonctionnaire, dans tout magistrat, dans tout César, un suppôt de Satan. Certes, on peut citer des textes célèbres qui attestent que les fondateurs du christianisme ont exhorté leurs frères à respecter les puissances établies. Toutefois, ce n'est pas en tant que puissances légitimes en soi, mais seulement en tant qu'établies par une volonté incompréhensible, que l'homme doit, avant tout, se soumettre à l'autorité. Saint Paul, qui recommande la soumission aux puissances, saint Paul, le contempteur de la raison humaine, l'un des ennemis les plus dangereux de la civilisation, avait d'ailleurs l'esprit ouvert à bien des choses que le dur cerveau rac-

doit admettre dans son sein aucune société différente de lui.

C'étaient bien des « termites » que les chrétiens : les derniers empereurs demi-fous de la famille des Jules ne les virent ni ne les entendirent ronger le vieil édifice de la patrie; Tibère et le dernier des Flavius soupçonnèrent le mal; Trajan et ses successeurs en eurent les premiers une claire conscience.

C'était bien la patrie, la religion, les mœurs, la paix romaine et jusqu'à la civilisation, que les disciples du Nazaréen menaçaient. Aucun des grands empereurs ne s'y est trompé. S'ils avaient réussi à écraser le christianisme, ou toute autre religion sémitique et monothéiste, l'empire eût été sauvé, les lettres humaines et la noble culture antique n'auraient point subi l'éclipse du moyen âge, le monde moderne n'userait pas

ses forces à se débattre encore contre l'autorité des croyances juives et les prétentions des vicaires du Christ. Les bons empereurs du deuxième siècle n'ont prolongé d'un siècle la vie de l'empire romain que parce qu'ils ont retardé d'autant le triomphe du christianisme.

FIN.

témoins. Il est permis de soupçonner leur bonne foi quand ils représentent les bons empereurs comme favorables au christianisme, les tyrans comme les persécuteurs de leur religion. C'est, on le sait, le contraire qui est vrai.

Les premiers et les plus durs persécuteurs de la religion de Jésus furent Trajan, Adrien Antonin, Marc-Aurèle, tous les bons et grands empereurs du deuxième siècle. M. Renan a très-justement remarqué que, dans l'intervalle qui s'écoule depuis l'apparition du christianisme jusqu'à l'avènement de Trajan, on ne voit pas une seule fois invoquer contre les chrétiens une loi qui les constitue à l'état de délinquants, bien que la législation sur les collèges illicites existât déjà. Trajan fut vraiment le premier persécuteur du christianisme. C'est à partir de ce règne que les chrétiens sont hors la loi et

que la profession de leur religion est un crime d'État puni de mort.

A coup sûr, ce n'est point sans raison suffisante, et par un jeu de nature, que l'âge d'or des libéraux à Rome, le règne des souverains les plus sages et les plus honnêtes qui aient jamais existé, a ouvert pour les chrétiens l'ère des martyrs.

Si le christianisme avait été une religion comme une autre, s'il avait toléré les autres cultes, on n'y eût point pris garde. Mais le principe de théocratie juive ou plutôt sémitique, qui est loin d'être épuisé de nos jours, même après les papes du moyen âge, ruinait les deux plus solides fondements de la société romaine : il était à la fois inconciliable avec le principe de la religion d'État, posé très-nettement pour la première fois par Tibère, et avec cet autre principe, que l'État ne

J. ... les deux livres.

TABLE

PRÉFACE.	5
INTRODUCTION.	29
CHAPITRE I ^{er}	49
— II.	91
— III.	111
— IV.	125
— V.	141
— VI.	157



FEB 24 1896

DUE JUL 1 1938

APR 1902

